

ROSANNE

**Un seul membre...
mais une volonté de fer.**



Toute difficile exécution devient
un fustina qui honte notre
poix de l'esprit par la
sente.
Rosaire 10/11/11

ROSANNE

**Un seul membre...
mais une volonté de fer.**

Conception graphique: Martin Dufour

Photo de la couverture: W. B. Edwards

**Copyright © 1976 by Les Éditions Héritage Inc.
Tous droits réservés**

**Dépôts légaux: 2e trimestre 1976
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada**

ISBN: 0-7773-3800-9 Imprimé au Canada

**LES ÉDITIONS HÉRITAGE INC.
300, rue Arran, Saint-Lambert, Qué.
(514) 672-6710**

ROSANNE

**Un seul membre...
mais une volonté de fer.**

par

ROSANNE LAFLAMME



ÉDITIONS HÉRITAGE INC.
MONTRÉAL, CANADA

Ce livre n'aurait pu être réalisé sans l'étroite collaboration de Marie Kronstrom qui a su exprimer mes sentiments et mes préoccupations.

PRÉFACE

Il y a, heureusement, dans la vie, des rencontres qui marquent davantage que d'autres. Il y a des êtres tellement étonnants, tellement attachants qu'on a tout à coup envie de s'incliner. Véritablement. Physiquement.

Il m'est arrivé déjà de croire qu'à cause de mon métier qui depuis 15 ans me met en contact avec un nombre incalculable de personnalités, je finirais par être blasée et ne plus reconnaître ceux qui dépassent les autres d'une tête. C'est le contraire qui se produit. À force de côtoyer les "grands de ce monde", mes critères d'évaluation se raffinent et se précisent.

Quand j'ai rencontré Rosanne Laflamme, j'ai su qu'elle était un être humain précieux pour moi et une femme admirable.

J'aime sa ténacité et sa fierté. Je lui suis reconnaissante de ce qu'elle est.

Pour les femmes, elle est un exemple vivant de ce que le mot "indépendance" devrait signifier. Il est vrai que les femmes sont HANDICAPÉES MORALEMENT dans notre société. Elles ont à surmonter, pour être elles-mêmes, des difficultés de tous ordres, psychologiques ou culturelles. Rosanne Laflamme est un symbole vivant d'autonomie.

Pour la collectivité québécoise, elle est un exemple de fierté. Rosanne ne renonce jamais. Rien n'est jamais suffisamment parfait pour qu'elle se sente satisfaite. Elle tente sans cesse de pousser encore d'un cran ses multiples talents, et son courage est sans limites.

C'est pourquoi, avec son sourire délicat, sa blondeur toute douce et sa générosité à toute épreuve, Rosanne Laflamme vient en tête de mon palmarès.

Que je puisse parler d'amitié quand je parle d'elle, c'est un honneur qu'elle me fait.

Qu'elle ait réussi le tour de force extraordinaire, qu'après quelques minutes en sa présence on oublie totalement qu'elle n'a plus de jambes et qu'elle n'a qu'un bras, pour ne voir dans son regard que cette lumière où se reflète le goût de vivre et d'apprendre, mériterait une autre médaille d'or. . .

Que je lui décerne de tout mon coeur!

Lise Payette

1

**LE TEMPS
DE LA
RÉSIGNATION
EST RÉVOLU**

J'Ai trente-neuf ans, bientôt quarante. Pourtant, je commence à peine à vivre. Je viens tout juste de découvrir que je suis une femme, un être humain et qu'à ce titre je peux profiter de certaines joies. Je sais maintenant que bien qu'il me manque trois membres, cela ne m'enlève aucunement le droit d'aimer, de plaire, d'avoir du plaisir.

Ces interrogations sur le "droit de vivre" ne viennent pas aux gens normaux: elles appartiennent de fait aux marginaux, à ceux qui se sentent mal dans leur corps et dans leur peau. Les gens normaux, eux, ne se demandent pas s'ils peuvent vivre, ils vivent.

Quand je regarde mon passé, je vois de longues journées noires et vides. Vides à faire crier de peur et d'angoisse... Je vivais dans l'obscurité, je n'osais pas affronter la lumière de peur qu'en me voyant elle ne disparaisse. Ce

n'est que lorsque j'étais toute seule, dans l'intimité de ma chambre, que je me permettais d'entrecroiser chimère et réalité: je rêvais alors de sortir, debout, au grand jour, comme si le soleil aurait pu effacer mes tristes heures de solitude.

J'ai été "possédée" par douze années de dépression nerveuse. Cela vous entame rapidement une vie . . . Pendant ces longues périodes de noirceur, je haïssais mon corps, je détestais ces moignons mal finis qui m'éloignaient des gens. J'étais complexée, mal à l'aise dans cette société qui valorisait l'uniformité tout en rejetant catégoriquement ce qui sortait des normes. Je vivais complètement repliée sur moi-même, je me refusais une vie normale; comment aurais-je pu en effet être une bonne épouse, une bonne mère de famille ou encore une employée efficace alors que j'étais handicapée de trois membres? C'est ce que partout on me laissait entendre: je n'étais qu'une "infirme" qui ne réussirait jamais à faire quelque chose d'elle-même, qui toute sa vie durant dépendrait des autres.

J'ai longtemps endossé ces préjugés: j'avais peur d'avoir une vie sociale normale. Je me méfiais des gens, je me demandais toujours s'ils me parlaient par pitié ou par sympathie. Je n'avais confiance ni en moi, ni en personne; quand on est mal dans sa peau, quand on ne

s'accepte pas, ne s'aime pas, on ne peut pas apprécier autrui, c'est au-dessus de nos forces.

Pendant douze ans, je me suis endormie sur mes misères, mes faiblesses, mes incapacités. J'étais droguée par mes handicaps. J'ai brûlé mon adolescence, ma jeunesse, à entretenir mon malheur. J'étais certaine que je ne servais jamais à rien, à personne, que je ne ferais qu'embêter, ennuyer ma famille, mes amis. J'avais perdu le goût de vivre et surtout de me battre.

Aujourd'hui, je suis fière d'être libre et indépendante; je me sens complètement libérée de ce lourd passé que j'ai réussi à surmonter de peine et de misère. J'ai un emploi, des amis, je donne des conférences, je pratique la plupart des sports; je n'ai guère le temps de m'ennuyer et plus du tout le goût de m'apitoyer sur mon sort.

Mais cela a été long et pénible, je l'avoue. La volonté nécessaire pour m'en sortir, je l'ai acquise au fil des petits espoirs qui venaient se greffer à ma vie de recluse. Au fond de moi-même je m'entêtais à vouloir vivre malgré tout; ce sont ces petits lambeaux d'espérance qui, je crois, m'ont éloignée de la facilité. Mon caractère s'est endurci à mesure que de nouveaux déboires venaient surprendre ma naïveté.

Je suis entêtée et même têtue: c'est ce qui m'a sauvée. Mais les grands responsables de ma situation actuelle, ce sont la confiance et l'amitié



dont certaines personnes m'ont gratifiée. En me conseillant fortement de retourner aux études alors que j'avais déjà 24 ans, Madame Julienne Roy, travailleuse sociale, m'a incitée non seulement à apprendre un métier mais aussi à modifier complètement mon existence. M. Raoul Brochu, de son côté, en me donnant la chance d'enseigner au Collège O'Sullivan de Limoilou, m'a permis de me surpasser. En me faisant ainsi confiance ces gens m'ont aidée à croire en moi.

Moi, Rosanne Laflamme, j'avais désormais un milieu de travail, je devenais de plus en plus autonome et, qui plus est, je prenais de l'assurance. Le fait de me libérer de mon milieu familial et d'obtenir un emploi m'ont permis petit à petit de me dégager de mes incertitudes, de mes complexes, et de m'affirmer en tant que femme.

2

**3 ANS,
3 MEMBRES
EN MOINS**

LE 18 juillet 1940, j'avais trois ans et demi. On m'a dit que ce matin-là le soleil faisait briller les champs de mil du rang du sud où mon père, Edgar, et ma mère, Rosa, s'étaient établis, à trois milles du village de Saint-François de Montmagny.

Mon père resplendissait de joie: le foin était poussé haut et dru, la récolte serait bonne cette année. Il attela les chevaux et monta sur la faucheuse dont il venait d'aiguiser finement les lames. Ce serait sa première journée de fauchage et il comptait bien passer plusieurs heures aux champs.

Ma mère, elle, était alitée: tout près d'elle dormait Jean-Paul, le petit garçon qu'elle avait mis au monde trois jours auparavant. L'accouchement s'était bien déroulé mais le docteur Langlais lui avait fortement recommandé de prendre une semaine complète de repos.



La ferme de mes parents, à St-François de Montmagny, petit village de 3,000 habitants situé à une trentaine de milles de Québec.

À trois ans j'avais, selon mes parents, deux passions: les bêtes à patates que je poursuivais avec un pot pour les y enfermer, et les fraises sauvages que je mangeais aussitôt cueillies. Alors quand mon oncle Arthur me prit la main pour me conduire jusqu'au carré où quelques fraises osaient encore se cacher, c'est sûrement avec joie que je le suivis. Je jubilais sans doute au plaisir de découvrir enfin les dernières petites fraises qui poussaient à ras de terre, à l'ombre des grandes herbes qui peuplaient le champ de mil.



La seule photo que ma famille ait conservée de cette époque où j'avais encore mes deux jambes et mes deux bras.

Le temps était magnifique et Edgar s'acharnait à faucher, entouré du bruit sourd qui se dégageait de sa machine. Absorbé par son travail, il n'entendit ni ne vit la petite fille qui, heureuse de l'apercevoir, courait vers lui en criant son nom.

Lorsqu'il se rendit compte de ce qui venait de se produire, il sauta à terre . . . mais c'était déjà trop tard. La faux dentelée m'avait happée, puis crachée en morceaux. Il hurla de désespoir en me voyant : mes jambes étaient sectionnées en bas des genoux, mon bras droit coupé à l'articu-

lation, ma main gauche déparée de trois doigts et mes fesses privées de chair.

Puis le sang s'arrêta subitement de couler: un ouvrier du deuxième voisin, alerté par les cris de mon père, venait d'exercer son "pouvoir d'arrêter le sang". J'étais sauvée . . .

On me raconte souvent qu'à ce moment-là personne ne croyait vraiment que je m'en sortirais vivante. C'est sans doute pour cela que lorsqu'elles m'accueillirent à l'Hôtel-Dieu de Lévis, les religieuses se permirent de dire au docteur Langlais: "Elle serait peut-être mieux morte". . . Le chirurgien qui recousut mes chairs de toute urgence, le docteur Paul Racicot, ne pensait pas lui non plus que je m'en tirerais: il ne s'appliqua donc pas à me faire de beaux moignons.

Ils sont nombreux encore aujourd'hui les gens qui se souviennent de cet accident. La presse, qui s'était alors emparée de la nouvelle, l'avait diffusée dans tous les coins de la province. Au village, l'événement constitua le principal sujet de conversation pendant plusieurs mois. Poussés par la curiosité, les gens venaient de partout pour me voir: ils jasaient avec mes parents, m'examinaient, me donnaient des cadeaux puis repartaient raconter "le phénomène" à leurs amis. Ils se rendaient même au cimetière où mon bras et mes jambes avaient été inhumés.



C'est ma mère, Rosa, qui m'a raconté tous les détails de cet accident de ferme qui me priva de trois membres.

Lorsque je retourne voir mes parents, on m'en parle comme si cela datait d'hier . . .

Je suis, semble-t-il, demeurée deux mois à l'hôpital, continuellement droguée par des médicaments très forts qui, à la longue, me firent perdre tous mes cheveux. J'étais choyée par le personnel, les amis de mes parents et les villageois qui éprouvaient sans doute envers moi un sentiment de pitié.

De retour à la maison, on dit que j'appris rapidement à me débrouiller toute seule, grâce à une invention extraordinaire du cordonnier du village. Celui-ci me confectionna des semelles de cuir spéciales qui, fixées à mes genoux, me permirent de courir à ma guise. Munie de ces genouillères, je pouvais grimper dans les arbres, sauter les ruisseaux et suivre les autres enfants; convertis en bons pieds, mes genoux me transportaient partout.

En me procurant ces morceaux de cuir, mes parents m'épargnèrent sans le savoir le supplice de la chaise roulante, laquelle aurait sans aucun doute immobilisé mes énergies et ceinturé mon envie de vivre. Ils m'ont habituée à m'arranger sans l'aide de cet instrument qu'ils n'avaient de toute façon pas les moyens de me procurer.

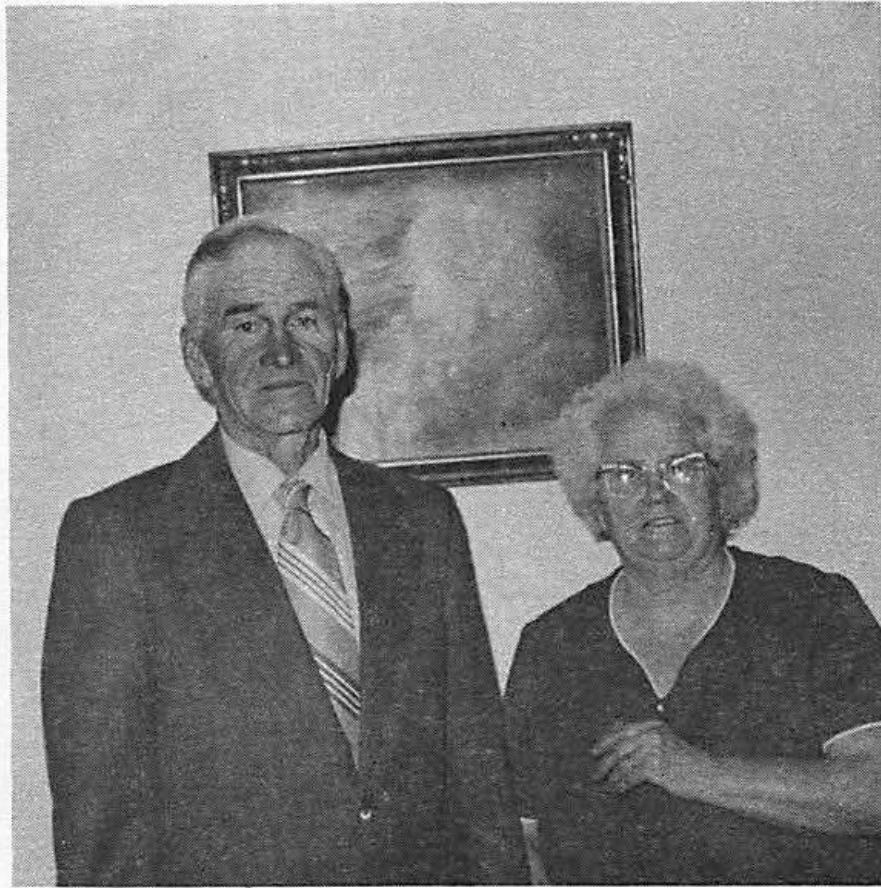
Mon père ne se remit jamais de cet accident: il ne dort pas pendant plusieurs semaines, assailli par des remords injustifiés. En-



Munie des genouillères de cuir que le cordonnier du village m'avait confectionnées, je pouvais grimper aux arbres et suivre les autres enfants.

core aujourd'hui, il ose à peine aborder le sujet; quand je lui pose des questions, il s'enfuit . . .

C'est pourtant à lui et à ma mère que je dois ma réhabilitation. Ce sont eux qui, en ne me surprotégeant pas, m'ont permis de jouir de ces heures de liberté inconsciente que connais-



Mes parents sont les premiers responsables de ma réhabilitation: ils m'ont élevée avec amour et affection, en ne me surprotégeant pas.

sent tous les enfants. Ils ne m'ont pas gâtée, ni dorlotée, et c'était bien ainsi. Ils m'ont aimée simplement, naturellement, avec sincérité. Ils n'ont pas eu besoin de consulter des volumes de psychologie pour m'élever: leur coeur parlait pour eux. Mes trois frères et mes deux soeurs ont eux aussi participé de près à ma rééducation,

en m'associant à leurs jeux d'enfants et en m'intéressant à leurs activités.

Mes parents ne se sont jamais plaints de leur sort: pourtant, ils durent travailler fort pour acheter les différentes prothèses qui devaient me servir de jambes. Mais ils étaient depuis toujours habitués aux tâches les plus ardues: mon père devait se faire à la fois fermier et bûcheron pour réussir à boucler le budget. L'été, il cultivait la terre et s'occupait de son petit bétail; l'hiver, il s'exilait au Lac Saint-Jean, à Val-Cartier ou à Saint-Raphaël pour faire chantier. Ma mère, native de Saint-Georges de Windsor, dans les Cantons de l'Est, travaillait dans une usine de New-Britain, au Connecticut, lorsqu'elle rencontra mon père et que tous deux décidèrent de revenir au pays pour s'acheter une terre. C'est une bonne femme d'habitant, habile, patiente, travaillante, qui n'a pas peur de l'ouvrage.

C'est d'ailleurs elle qui m'a patiemment raconté tous les faits que je viens d'exposer; elle m'a toujours librement parlé de "l'accident", m'en dévoilant tous les détails avec minutie. C'est comme cela que j'ai appris ce qui s'était exactement passé le 18 juillet 1940, journée qui marqua ma vie entière.

3

**ON M'APPELAIT
"LA MANCHOTE"**

UNE des grandes difficultés que rencontre un handicapé, c'est celle d'endosser, d'assumer son anormalité. Chaque jour il doit affronter les moqueries, les sous-entendus, les préjugés et s'il ne s'est pas accepté lui-même, il se fait alors écraser avant même d'avoir pris son élan.

Le premier test social du handicapé, c'est l'école; c'est là qu'il apprend à se doter d'une armure qui le protégera contre les attaques sournoises des enfants de son âge. À six ans, je fréquentais l'école du rang qui accueillait quarante élèves: je m'acharnais à porter les jambes artificielles en bois, très lourdes et très chaudes, que mes parents m'avaient achetées: je voulais absolument être de la même grandeur que mes compagnes, même si pour cela je devais supporter quotidiennement des jambières de cuir qui retenaient des prothèses pesant cinq livres chacune.



Des bas de cachemire recouvraient alors mes prothèses; je devais porter des souliers grand-mère lacés, à talons plats, qui ne respectaient pas les exigences de la mode.



À dix ans, je courais partout avec les jambes de bois très lourdes que mes parents m'avaient achetées, et qui, malgré tous mes efforts, ne réussissaient pas à masquer mon handicap.

Mes premières jambes n'étaient cependant pas très esthétiques: massives, brutes, elles ne réussissaient pas à masquer mon handicap, ce qui m'attirait de nombreux commentaires désobligeants. On m'appelait "l'infirme", "la manchote", j'étais celle qui ne marchait pas comme les autres.

Mais les enfants ne sont pas méchants par mauvaise foi; ils savent mieux que les adultes s'adapter à des situations qui sortent de l'ordinaire et modifient rapidement leurs propres sentiments. Quand je suis entrée au pensionnat des Soeurs de la Congrégation pour faire ma profession de foi, je me suis fait de nombreuses amies; entourée par l'affection des religieuses et par l'amitié de mes compagnes de classe, je vivais des heures heureuses.

Bien que l'étude me passionnât, je dus renoncer à la vie rigide du couvent à peine un an plus tard, alors que j'entreprenais ma septième année. L'horaire était trop chargé pour mes capacités physiques; j'étudiais fort et je participais à toutes les activités para-scolaires en plus d'avoir à me lever à six heures pour aller à la messe, de suivre mes cours et d'aller aux vêpres le soir. Au lieu de demander à être exemptée de certaines obligations, je m'entêtais à suivre les mêmes activités que les autres couventines, toujours pour ne pas être à part. C'est sur l'avis du



Le jour de ma profession de foi, vêtue du costume du couvent de Montmagny où j'ai été pensionnaire pendant quelques mois.

médecin, qui diagnostiqua une dépression nerveuse et une faiblesse générale, que je dus abandonner mes études.

C'est à partir de ce moment-là que, résignée, j'ai commencé à me familiariser avec la solitude. Mon adolescence, je l'ai passée à crocheter, à tisser, à broder, à m'occuper des fleurs, à corder du bois et surtout à me demander ce que je ferais dans la vie sans aucune scolarité. Je demeurais sur la ferme de mes parents, loin du village, de mes amis, ce qui ne me permettait pas d'entretenir des liens étroits avec les jeunes de mon âge. Les hivers étaient longs dans le rang du sud pour une jeune fille qui se surprenait à rêver du Prince Charmant!

J'étouffais mes sentiments, mes espoirs d'adolescente de dix-sept ans, de peur qu'on ne rie de moi. Une handicapée pouvait-elle réellement espérer pouvoir un jour faire le bonheur d'un homme? Lorsque je connus ce garçon de la paroisse que j'ai fréquenté pendant environ six mois, cette question ne me tirailla pas: je vivais le bonheur parfait. Jusqu'au jour où celui-ci décida de rompre nos relations, après avoir été influencé par des amis qui le convinquirent de ne pas s'encombrer inutilement d'une infirme.

Six mois de bonheur qui m'attirèrent par la suite dix ans de dépression: c'était payer cher ma première aventure sentimentale... En voyant ce premier amour m'échapper, j'ai perdu aussi le goût de vivre, d'avoir d'autres expériences amoureuses: je fuyais les hommes, leurs belles promesses, leurs compliments, je ne pou-

vais m'empêcher de mettre ce qui venait de se produire sur le compte de mon infirmité. J'avais profondément honte de ce corps, non seulement mutilé, mais aussi couvert de psoriasis, qui me reléguait au rang des êtres peu attirants. Je me considérais comme une fille abandonnée, condamnée à la solitude.

Je ne connus que très peu les salles de danse, les sorties en groupe, les folles escapades et amourettes qui agrémentent les fins de semaine et les soirées des jeunes. Et je le regrette beaucoup aujourd'hui: je n'ai guère de souvenirs pittoresques et attachants qui se dégagent de ma jeunesse. Que de temps perdu à reprendre, alors que j'ai trente-neuf ans, donc beaucoup moins de fraîcheur et de vitalité.

Ce n'est qu'à l'âge de vingt ans que je commençai à travailler d'abord dans des familles, comme bonne à tout faire, puis au couvent de Montmagny, comme cuisinière. Les salaires étaient maigres, les heures d'ouvrage nombreuses, mais je voulais à tout prix connaître la vie de ville et surtout la joie de travailler, de gagner de l'argent. Ces premières expériences m'ont persuadée que j'étais capable de tenir maison convenablement et de travailler éventuellement dans un secteur plus intéressant et plus rémunérateur.

Mais le marché du travail n'est pas favo-



J'ai porté des jambes de bois jusqu'à l'âge de vingt ans; retenues par des jambières de cuir, elles étaient très chaudes et peu pratiques.



Aujourd'hui je porte des jambes en fibre de verre qui pèsent deux livres et quart chacune; les deux pieds sont en caoutchouc. Plus légères et plus esthétiques, elles ressemblent davantage à de vraies jambes.



Cela prend plusieurs semaines avant de pouvoir s'adapter à de nouvelles prothèses. Depuis le premier juillet 1975, le gouvernement défraye entièrement le coût d'achat des membres artificiels.

nable aux handicapés, car les employeurs ne veulent pas s'embarrasser d'infirmités. Ceux d'entre nous qui désirent gagner normalement leur vie doivent donc préalablement remporter une première victoire, celle de dénicher un emploi. Lorsque je pris mon courage à deux mains pour me rendre dans un centre de main-d'oeuvre de Québec, une travailleuse sociale me fit rapidement comprendre que j'aurais à mettre toutes les chances de mon côté pour enfin vivre de façon autonome. "Rosanne, tu devrais retourner aux études, me dit-elle, car tu ne possèdes pas actuellement les qualifications requises pour obtenir un emploi qui te permette de vivre convenablement."

Renouer avec l'école? Cela signifiait m'intégrer dans une classe composée d'étudiantes de quinze, seize, dix-sept ans, alors que j'étais moi-même âgée de vingt-quatre ans et que je n'avais pas complété ma septième année. L'idée de retourner à l'école me terrorisa: je ne voyais pas comment je pourrais arriver à côtoyer quotidiennement des jeunes gens d'une autre époque, d'une autre mentalité que la mienne. Je craignais d'être mise à part, d'être oubliée dans un coin. Malgré tout, j'acceptai, non sans hésitation, d'entreprendre un cours de secrétariat qui allait durer deux ans. Je me suis mise au travail avec tellement d'acharnement que, bien qu'ayant plusieurs années de rattrapage à faire, je réussis à

terminer mon cours un an avant la date prévue. Je mettais les bouchées doubles, car je savais que je franchissais une étape déterminante de ma vie. Plus que tout au monde, je voulais me tailler une place au soleil.

Sur les bancs du collège, j'ai rencontré des filles épatantes qui m'incitèrent à sortir, à fréquenter les discothèques, les cinémas. C'était le bon temps! Je vivais grâce à l'aide financière que m'octroyait le gouvernement; je n'étais pas riche mais j'arrivais à joindre les deux bouts. Pendant plusieurs mois j'ai habité une chambre, dans une pension de famille où l'on recevait des convalescents. L'ambiance n'était pas très propice à l'étude et j'ai dû déménager; je suis ensuite demeurée dans une chambre minuscule pendant trois ans, jusqu'au jour où il me fut impossible de tolérer plus longtemps mon voisin, qui s'amusait tous les soirs à faire "jouer" sa scie mécanique. Je demeure présentement à Limoilou, dans un petit logement de 3 pièces situé non loin du collège où j'enseigne.

Je gagne actuellement ma vie comme professeur de sténographie française et anglaise: j'enseigne au Collège O'Sullivan de Limoilou, à l'endroit même où j'ai fait mes études. Au moment où j'ai commencé à étudier, je n'aurais jamais osé croire qu'un jour je deviendrais professeur: j'espérais tout au plus pouvoir me décrocher un petit emploi de secrétaire.



Avec deux de mes étudiantes, Sylvette Rhéaume et Michèle Paquet; j'enseigne au Collège O'Sullivan de Limoilou depuis maintenant treize ans.

Le jour où le directeur me demanda de remplacer un professeur qui quittait l'établissement, je n'en crus pas mes oreilles. Moi, enseigner, donner des cours à des étudiantes dont certaines avaient déjà été mes compagnes de classe? Comment ferais-je pour affronter une classe, pour assumer le rôle d'enseignante, alors que j'avais moi-même été étudiante peu de



Au début, je devais enseigner le soir, aux adultes, en plus de donner des cours tous les jours; je travaillais 54 heures par semaine pour réussir à boucler mon budget.

temps auparavant? C'était tout un défi à relever!

J'exerce mon métier depuis maintenant treize ans et je ne ressens plus du tout l'embarras qui m'accapara la première fois où je me suis retrouvée, seule, devant une trentaine d'étudiantes. J'ai pris de l'assurance et j'ai découvert plusieurs petits trucs qui rendent la vie plus facile. Je n'éprouve jamais la moindre difficulté avec mes étudiantes et celles-ci apprennent rapidement à me considérer au même titre que les autres professeurs. Au début, les salaires étaient



Il existe des méthodes spéciales pour apprendre à taper à la machine à écrire d'une seule main; je réussis à faire 35 mots à la minute.

peu élevés et je devais enseigner au Collège Notre-Dame de Roccamadour, le soir, pour subvenir à mes besoins. Avec les années, les conditions de travail se sont cependant améliorées et je peux aujourd'hui me contenter de travailler trente-cinq heures par semaine au lieu de cinquante-quatre.

1963 marqua donc le début d'une nouvelle vie à laquelle je m'agrippais de toutes mes forces, les doigts croisés, espérant que cette fois-ci la chance s'installerait vraiment chez moi et me gratifierait de quelques moments de bonheur.

4

UN LONG DIVORCE

J'AI souvent pensé au suicide . . . et le pont de Maskinongé a déjà été témoin de mes hésitations alors que je l'arpentais, le coeur vide et les yeux fixés sur l'eau.

Mais je ne me suis jamais rendue au bout de mes obsessions. Cela demande beaucoup de courage pour attaquer son propre corps, et puis je pensais à mes parents qui devraient endurer un autre supplice.

Dans ces moments sombres, j'essayais de me débarrasser d'une vie indocile qui, jusqu'à date, ne m'avait donné aucune satisfaction. Je me sentais inutile et ce qui est pire, embarrassante; c'est pourquoi je demandais souvent à mourir. Je ne croyais pas au bonheur et je pensais vraiment que celui-ci appartenait de fait aux autres. Bien que croyante, je savais écarter les doux mirages du miracle qui aurait pu résoudre tous mes problèmes. La religion ne m'ap-

portait qu'un léger réconfort qui, dans mes moments de dépression, me fut cependant d'une certaine utilité.

J'ai connu plusieurs hommes, j'ai eu plusieurs aventures, mais celles-ci ne m'ont pas encore apporté le bonheur désiré. Pendant deux ans, j'ai été amoureuse d'un jeune marin italien que j'ai rencontré dans une salle de danse; on s'écrivait, et tous les deux mois il venait me voir. Tout allait bien entre nous jusqu'au jour où il me téléphona pour me dire qu'il venait de se marier et qu'il aimerait bien me présenter sa femme. J'ai eu beaucoup de difficultés à me remettre de cette aventure, d'autant plus qu'elle me rappelait amèrement celle que j'avais vécue à 17 ans. J'ai, par la suite, connu un Français qui devint au fil des ans un très bon, un excellent ami. Les étrangers m'attirent beaucoup et j'aime leur compagnie à un point tel que j'ai suivi des cours d'anglais, d'espagnol, d'italien et d'allemand pour être en mesure de mieux communiquer avec eux.

Mais ces relations ont longtemps été détériorées du fait que j'étais gênée, complexée d'être à la fois grasse et handicapée. Je n'avais aucune confiance en moi-même et j'en étais même arrivée à porter continuellement un chandail sur mes épaules pour bien camoufler mon infirmité. J'avais honte de moi quand j'allais danser avec mes amies du collège, car le garçon

qui m'invitait me laissait souvent tomber à la fin de la première danse, après s'être aperçu que j'étais diminuée physiquement. Ces veillées m'ont permis malgré tout de rencontrer plusieurs amis et surtout de me rendre moins farouche envers les hommes. Je connaissais enfin ce qu'était le plaisir de sortir de chez moi, de connaître des gens intéressants: au contact de ce monde turbulent et joyeux, j'appris à me décontracter, à devenir moins sauvage, plus sociable.

Aujourd'hui, je sors souvent seule et je n'éprouve plus aucune honte à montrer mon bras. Lorsqu'un danseur me plaît, lorsqu'il m'est sympathique, je vais même jusqu'à lui avouer que je porte aussi deux jambes artificielles. Mais la plupart du temps, je dois prouver mes dires et permettre à ce charmant jeune homme de toucher discrètement mes prothèses. Certains danseurs d'un soir, qui ne connaissaient pas mes secrets, m'ont souvent bien fait rire; je me souviens ainsi de ces deux hommes qui, en me touchant les genoux, se sont exclamés: "Vous portez les bottes hautes" ou encore "Vous avez un plâtre, avez-vous eu un accident d'automobile? "

J'ai même failli une fois être la cause d'un infarctus. J'étais assise dans un restaurant, non loin d'un homme qui s'écria: "Tout le monde a un coeur, deux jambes et deux bras". Je ne pus

alors m'empêcher de détacher ma jambe artificielle et de la lui donner pour lui montrer que son raisonnement ne tenait pas. Je vous jure que je ne savais pas que cet homme était cardiaque . . .

Mais la meilleure aventure qui me soit sans doute jamais arrivée s'est produite un matin d'hiver, par un froid de -29°C . Je me rendais à mon travail, en souliers, les jambes recouvertes de simples bas de nylon, lorsqu'un homme assez âgé m'aborda. Il me demanda à plusieurs reprises: "Mademoiselle, vous n'avez pas froid? Est-ce que c'est parce que vous n'êtes pas très fortunée que vous vous promenez si peu vêtue?" pendant que j'essayais vainement de lui expliquer que je n'avais pas froid. Après quelques secondes de discussion, il sortit une liasse de dollars de sa poche en me disant: "Tenez, allez vous acheter des bottes, vous serez plus au chaud". C'était de le voir s'enfuir lorsque je lui avouai qu'avec deux jambes artificielles, je n'avais pas besoin de chaleur mais bien de confort . . .

À plusieurs reprises j'eus par ailleurs l'occasion de bien faire rire mes amies. Je me rappelle cette fois où mes compagnes m'avaient lancé un défi, alors que nous logions dans un hôtel mont-réalais: "Rosanne, tu n'es pas assez brave pour enlever tes jambes et aller répondre lorsque le garçon viendra frapper à la porte." C'était douter de ma hardiesse. Pauvre maître d'hôtel! en



me voyant, il a bien failli échapper le plateau qu'il ne portait que d'une seule main . . .

On affirme dans plusieurs milieux que les handicapés ne devraient se marier ni entre eux, ni avec des personnes normales. Plusieurs pensent que nous ne saurions rendre heureux notre mari, notre femme, nos enfants. Même l'Église catholique hésite souvent à bénir de tels mariages. Ces préjugés sont immoraux et charrient derrière eux une mentalité raciste. Je connais personnellement plusieurs couples qui se complètent merveilleusement, souvent mieux que les couples dits normaux. Quant à moi, je n'hésiterais pas à épouser un handicapé, en autant qu'il ait appris à vivre de façon autonome. Je n'éprouverais par ailleurs aucune honte à épouser un homme normal, car je sais très bien que je peux le rendre aussi heureux qu'une autre femme. Quoi qu'on en pense, les handicapés éprouvent des sentiments, sont sensibles et peuvent donc généralement avoir des relations sexuelles.

Je ne recherche plus l'homme idéal qui peuplait mes pensées alors que je m'imaginais mariée, entourée d'un beau mari et de nombreux enfants. Je suis maintenant habituée à vivre seule, à planifier mes moments libres à mon goût; je suis par ailleurs trop âgée pour avoir des enfants, tout au plus puis-je espérer pouvoir un jour rencontrer un homme qui m'aime pour ce que je suis.

Quand on est à la fois femme et handicapée, ce n'est pas facile de se libérer des contingences sociales et de ses infirmités. Pour se faire respecter dans le monde des normaux et des hommes, il faut exécuter deux fois plus de travail, il faut fournir un rendement supérieur à la moyenne. C'est un appel continuels au dépassement, au défi auquel on doit répondre pour avoir droit à l'arrière-scène sociale. Des salaires inférieurs, des sous-emplois, des préjugés, des normes injustes, voilà les critères qui régissent aujourd'hui la vie socio-économique des femmes et des handicapés.

Ma vie a été un long divorce, et ce n'est qu'à trente-quatre ans que j'ai pu enfin mettre au monde ma nouvelle personnalité. Dégagée mentalement de mes handicaps, j'ai appris à vivre avec tout ce que cela comporte d'avantages et d'inconvénients. J'accepte désormais les règles du jeu: je me battrai jusqu'à mon dernier souffle, je relèverai tous les défis qui se présenteront à moi, je renierai la complaisance, la fatalité, pour me surpasser continuellement. Mon credo, je le bâtirai avec des égratignures, des écorchures. Cette profession de foi frise l'orgueil, mais a l'avantage au moins d'écarter de moi la résignation qui m'a pendant si longtemps enlisée dans un chemin sans issue. C'est à coups de volonté, d'acharnement et même s'il le faut

d'orgueil qu'on réussit à se débourber; on ne doit pas se permettre un instant de faiblesse, de fausse compassion, si l'on veut continuer à se tenir debout, la tête bien haute.

5

**LE SPORT
M'A PERMIS
DE RENAIÎTRE**

JE ne suis vraiment sortie de ma léthargie qu'à l'âge de trente-quatre ans, c'est-à-dire dès que j'appris à respecter mon corps, à l'aimer.

J'étais très grasse à l'époque, je pesais 170 livres. Mon corps était parsemé de bourrelets, d'amas de graisse et ce, même si j'essayais divers régimes trouvés dans des revues. En plus d'avoir à supporter un poids supplémentaire, j'avais toujours honte de me regarder dans un miroir: je me fuyais continuellement. Après diverses expériences, je décidai de me joindre aux Weight Watchers et c'est grâce au programme que cet organisme met de l'avant que j'ai pu perdre 45 livres, après six mois d'efforts.

Mes amis ne me reconnaissaient plus et moi je me sentais vraiment renaître, du moins physiquement; d'autant plus que j'avais par ailleurs réussi à me débarrasser de ce psoriasis qui me

À vingt ans, j'étais très grasse et je portais toujours un chandail pour camoufler mon handicap.



couvrait le corps depuis près de trente ans: trois séjours de trois semaines à l'hôpital m'avaient redonné une peau neuve, complètement libérée de ces gales sèches et blanchâtres qui la déparaient.

C'est le hasard qui, par la suite, m'a guidée à la Société des Handicapés de Québec, car je n'avais jamais voulu fréquenter les handicapés. J'étais depuis longtemps habituée à m'organiser en solitaire et je n'éprouvais pas le besoin de me joindre à mes semblables. Depuis quelque temps, je me sentais cependant très seule: toutes mes



Pauline Demers m'accueille chaleureusement le jour où je me présentai pour la première fois à la société des handicapés de Québec. Elle me remet ici la plaque d'athlète par excellence des jeux pour handicapés de Laval.

amies étaient mariées et je ne pouvais plus sortir comme auparavant. C'est donc poussée par l'ennui que je me suis présentée aux locaux de la Société, où Pauline Demers, elle-même polio-myélitique, m'accueille amicalement et me con-

vainquit de me joindre à l'équipe de bénévoles en place. Cela me prit malgré tout un certain temps pour vaincre mes appréhensions, car j'avais peur de m'intégrer dans un milieu de handicapés. Les seuls handicapés que je connaissais alors étaient ceux que j'avais rapidement rencontrés chez les prothésistes, au hasard des séances d'ajustement.

C'est lors d'un banquet annuel de la Société des handicapés de Québec que je réalisai pour la première fois de ma vie que je n'étais pas à plaindre et qu'il y en avait de bien moins choyés que moi. C'est avec des haut-le-cœur continuels que je regardai pendant deux heures les quatre cents handicapés présents, dont plusieurs étaient incapables de manger seuls. J'étais écoeurée, j'avais des nausées, et en sortant de la salle je me suis bien promis de ne plus jamais rechercher la compagnie des handicapés.

À se regarder toujours le nombril, à se complaire dans une certaine indifférence, on oublie rapidement qu'il y a des êtres qui ont besoin de nous. Après des heures d'angoisse, de réflexion, je me suis aperçue que jusqu'à date je m'étais apitoyée sur mon sort, alors que j'étais en réalité une privilégiée, comparativement à ces êtres démunis qui, pour la plupart, ne pouvaient rien faire d'eux-même. À ce moment-là, j'ai vraiment eu honte de moi: j'avais fui leur compagnie, les privant d'une aide compréhensive.



Jacques Vanden Abeele, celui qui le premier m'incita à pratiquer des sports.

J'ai alors décidé de retourner à la Société des handicapés et de prêter mes services, afin que mes frères puissent eux aussi bénéficier de quelques moments de bon temps: sans le savoir, je venais de prendre une décision qui allait changer complètement ma vie . . .

Je dois tout à la Société des Handicapés de Québec, aujourd'hui connue sous le nom de Carrefour adaptation, qui me permet de m'initier à diverses activités sportives, car c'est bien le sport qui m'a redonné le goût de lutter, de forger mon propre bonheur.

C'est par son intermédiaire que j'ai eu la chance de connaître Jacques Vanden Abeele, professeur d'éducation physique à l'université de Sherbrooke. M. Abeele, venu à Québec pour donner un stage de trois jours d'initiation aux sports pour handicapés, lequel était organisé par la Fédération des loisirs et des sports pour handicapés du Québec et par la Société des handicapés de Québec, fut à l'origine de mon enthousiasme pour le sport. C'est lui qui le premier me fit miroiter les avantages de faire du ski, de la natation, tout en m'invitant chaleureusement à pratiquer ces sports.

J'éprouverai donc toujours une profonde admiration et une grande reconnaissance pour ce Belge qui sut trouver les mots pour me convaincre que par le sport je pouvais réussir à amadouer mon corps. J'ai une dette énorme envers cet homme cultivé, travailleur, déterminé, compréhensif, grand amoureux du sport, et qui a été pendant près de six ans président de la Fédération montréalaise des loisirs et des sports.

Lors de cette première rencontre d'initiation aux activités sportives, j'étais âgée de trente-quatre ans et j'avais délaissé les sports depuis près de vingt ans. Il y avait bien longtemps que j'avais renoncé à chausser des bottines de ski, à enfourcher une bicyclette et à frapper un ballon . . .



À gauche: J'ai suivi mes premiers cours de natation à l'âge de 34 ans; j'en ai pris des bouillons avant d'apprendre à nager convenablement...

À droite: Au début, j'avais honte de me montrer presque à nu devant les autres baigneurs; je craignais leurs regards furtifs et inquisiteurs. Je me suis cependant guérie de ce complexe malsain qui m'empêchait de profiter des joies de la baignade.

Je me souviens très bien de ce 26 février 1971. Jacques Vanden Abeele commença par nous diviser en deux groupes: à sa gauche les handicapés des membres supérieurs, à sa droite

les handicapés des membres inférieurs. Je fus bien embarrassée, me demandant quel groupe j'irais rejoindre. Après quelques minutes d'hésitation, je choisis le premier, peut-être parce qu'à ce moment-là je ne portais déjà plus mon bras artificiel. Après la première soirée, au cours de laquelle on nous fit exécuter des exercices de conditionnement physique, Jacques Vanden Abeele m'aborda, me demandant s'il pourrait avoir un entretien avec moi: c'est ce soir-là qu'il contribua à changer ma vie en me plongeant dans l'euphorie des sports. J'étais désormais décidée à me lancer à corps perdu dans le sport.

Poussée par ses encouragements, je me suis d'abord acharnée à apprendre à nager. Mais avec un seul bras et deux moignons comme jambes, c'est difficile de contrôler ses mouvements. J'en ai pris des bouillons, surtout que je n'avais jamais nagé auparavant. Le moniteur, Jean Lelerc, était très exigeant, et c'est sûrement grâce à sa compétence et à sa patience que, six mois plus tard, je réussissais à passer le grade intermédiaire de la Croix Rouge.

Après la natation, ce fut le ski, le badminton, le ballon-volant, l'athlétisme, le tir à l'arc, le patin . . . Depuis lors, c'est par la pratique des sports que je me réalise complètement: je vais de défis en défis. Le sport stimule la volonté, aiguise les réflexes, développe la persévérance et agit par conséquent autant sur le côté physique



Je skie avec un seul bâton: ce que je préfère, c'est la descente libre à folle vitesse.

que psychique des individus. Il m'a personnellement permis de redécouvrir la nature et d'occuper activement mes heures de loisirs.

Je skie depuis maintenant cinq ans et j'emprunte les pentes réservées aux experts et aux intermédiaires. Quand les gens me regardent dévaler les pistes avec un seul bras, ils n'en reviennent pas; s'ils savaient qu'en plus j'ai deux jambes artificielles . . . Un jour, au Mont Sainte-Anne, après une chute des plus réussies qui me fit perdre mon ski et ma botte, un homme qui m'aidait à me relever me réprimanda sévèrement de ne chausser que des bas de nylon par une température aussi froide!

J'ai découvert le ski à Val-David, au cours d'un stage d'une semaine pour handicapés, qui réunit pour la première fois treize handicapés de toute la province. Lise Campeau, elle-même uni-jambiste, était notre monitrice en chef; entourée de plusieurs moniteurs, elle nous enseigna les rudiments de ce sport qui exige particulièrement un bon équilibre. Nous formions un groupe vraiment spécial: des hommes et des femmes privés soit d'une jambe, des deux mains, d'un bras, ou encore atteints de paralysie cérébrale, qui tentaient de vaincre leur peur et d'apprendre à skier.

Les gens logés à la même auberge que nous n'en revenaient pas de nous voir, et ils nous suivaient souvent sur les pentes pour surprendre notre acharnement. Ce fut une semaine de rêve qui nous permit non seulement de nous initier au ski mais aussi d'aiguiser nos capacités, notre persévérance. J'en ai fait des chutes avant de réussir à dévaler convenablement les pentes. Mais forte des quelques notions de base apprises à Val-David, j'ai pu par la suite améliorer mes performances en fréquentant assidûment divers centres de ski de la province.

Je skie avec un seul bâton: des cales spéciales sont fixées sous les talons de mes bottes de façon à tenir mes jambes en position de descente.

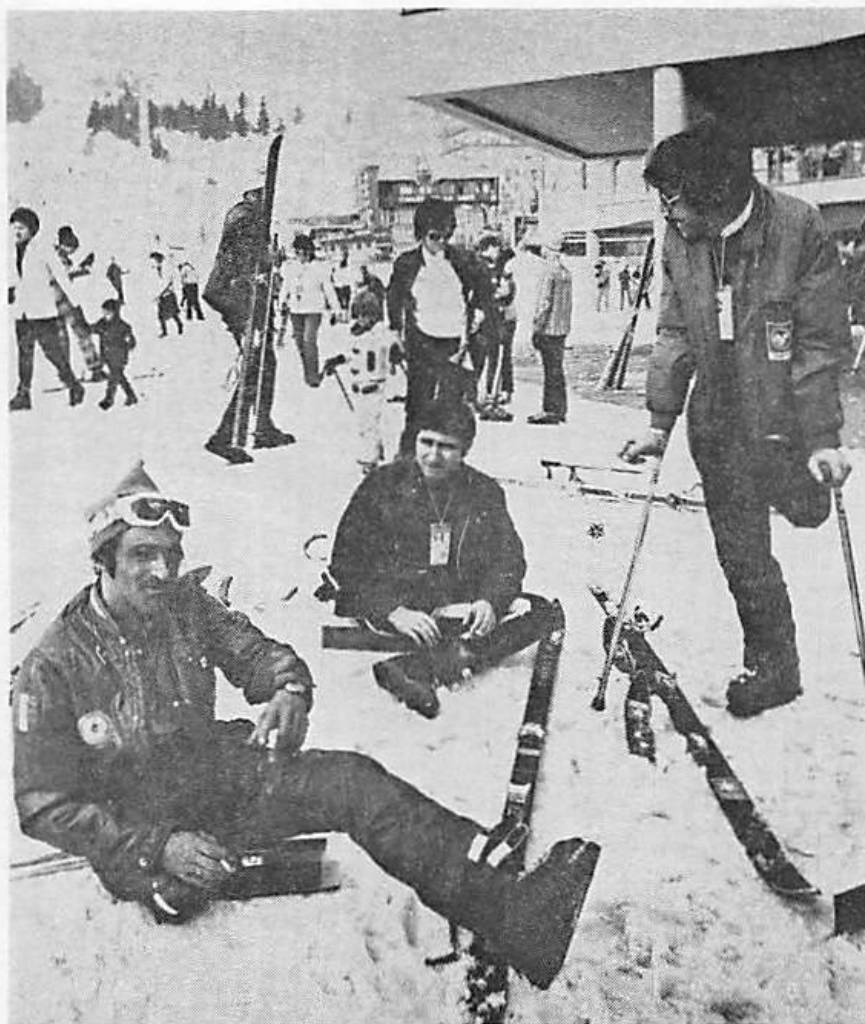
J'ai commencé à faire de la compétition en



Ginette Quintal, de Montréal, Diane Paquet et Clermont Côté de Louiseville; nous étions quatre délégués du Canada aux jeux internationaux pour handicapés de Courchevel.

1971 et depuis je n'ai pas arrêté. J'ai d'abord participé à une compétition en salle et aux Jeux provinciaux pour handicapés de Laval: ces premières rencontres sportives où j'ai remporté le titre de meilleure athlète de la journée et trois médailles d'or, ont raffermi mon désir de poursuivre mon entraînement.

Puis en 1973 ce fut la compétition internationale de ski alpin pour handicapés à laquelle je fus invitée, en compagnie de trois autres handicapés, pour représenter le Canada. Courchevel,



À Courchevel, des unijambistes relaxent un peu avant de reprendre les pentes de skis.

mon premier voyage en avion, ma première traversée de l'Atlantique, mon premier séjour en France. Pendant sept jours, des handicapés de 11 pays fraternisèrent chaleureusement en s'échangeant des conseils sur l'art de dévaler les pentes. Ce fut pour moi une expérience extraordinaire



Je me suis classée sixième à la descente géante; j'espère pouvoir faire mieux aux prochains jeux d'hiver qui auront lieu en 1977 encore à Courchevel.

de communication puisque je servais d'interprète aux différents groupes nationaux et que j'ai pu, par conséquent, me faire de nombreux amis avec lesquels je corresponds encore aujourd'hui. Courchevel, ce fut aussi ma première descente géante où je me classai sixième, bien que plusieurs experts m'avaient suggéré d'abandonner la

compétition, après avoir constaté que mes jambes artificielles, trop lourdes, me causaient des enflures douloureuses. Un voyage de rêve qui me dévoila les joies de la compétition, de même que les beautés de Paris et de Saint-Étienne.

Mais ce sont les Jeux internationaux 1975 pour handicapés de Saint-Étienne, en France, qui m'emballèrent le plus. Quatre cent cinquante athlètes, aveugles, unijambistes, sans main, sans bras, en chaise roulante ou sur des jambes artificielles, se côtoyèrent tous les jours pendant une semaine pour mettre en parallèle leurs performances. Un esprit de compétition sain qui appelait à la fraternité. Des athlètes âgés de quinze à soixante ans, de toutes les professions, de toutes les classes sociales, délégués par leur pays.

Il fallait voir ce Polonais, privé complètement des deux bras, remporter brillamment les compétitions de natation. Que dire par ailleurs de ce jeune Hongrois, champion de tennis sur table, qui tenait sa palette avec ses deux poignets parce qu'il n'avait pas de mains? Et cet aveugle qui faisait du judo en plus d'exécuter des lancers . . . Et ces handicapés en chaise roulante qui participaient aux courses et aux joutes de ballon-panier, de ballon-volant . . . Partout des exemples de persévérance qui font chaud au coeur, qui enflamment notre courage et notre volonté.

Je me suis rendue à Saint-Étienne par mes propres moyens, après avoir économisé pendant près d'un an. C'était la première fois que je faisais, seule, un si long voyage et je me suis très bien débrouillée, grâce à la compréhension des diverses personnes rencontrées sur mon chemin. Je n'étais pas très forte physiquement puisque, avant mon départ, j'avais subi une opération assez grave qui m'avait terriblement fatiguée. Ce contre-temps ne m'empêcha pas cependant d'entreprendre ce long voyage dont je rêvais depuis longtemps.

Près de quatre cents bénévoles ont travaillé de près à la réalisation des Jeux d'été de Saint-Étienne; la population, de son côté, a assisté massivement à toutes les compétitions, en plus de fournir les automobiles nécessaires au transport des athlètes. C'est M. Yves Nayme, président de la Fédération française Omnisport pour handicapés physiques, qui était en charge du déroulement des Jeux; M. Nayme a un coeur d'or et se dépense beaucoup pour notre cause: atteint à dix-huit ans de poliomyélite, après avoir bu de l'eau polluée, il est aujourd'hui presque complètement guéri mais n'a pas pour autant oublié ses amis. Il s'est débattu avec courage pour permettre la réalisation de ces Jeux et ne ménagea rien pour assurer notre confort.

À Saint-Étienne, j'étais à la fois chef de délégation et athlète, puisque j'étais la seule



M. Yves Nayme, président de la Fédération Française Omnisport pour handicapés physiques et organisateur des jeux internationaux de St-Étienne.

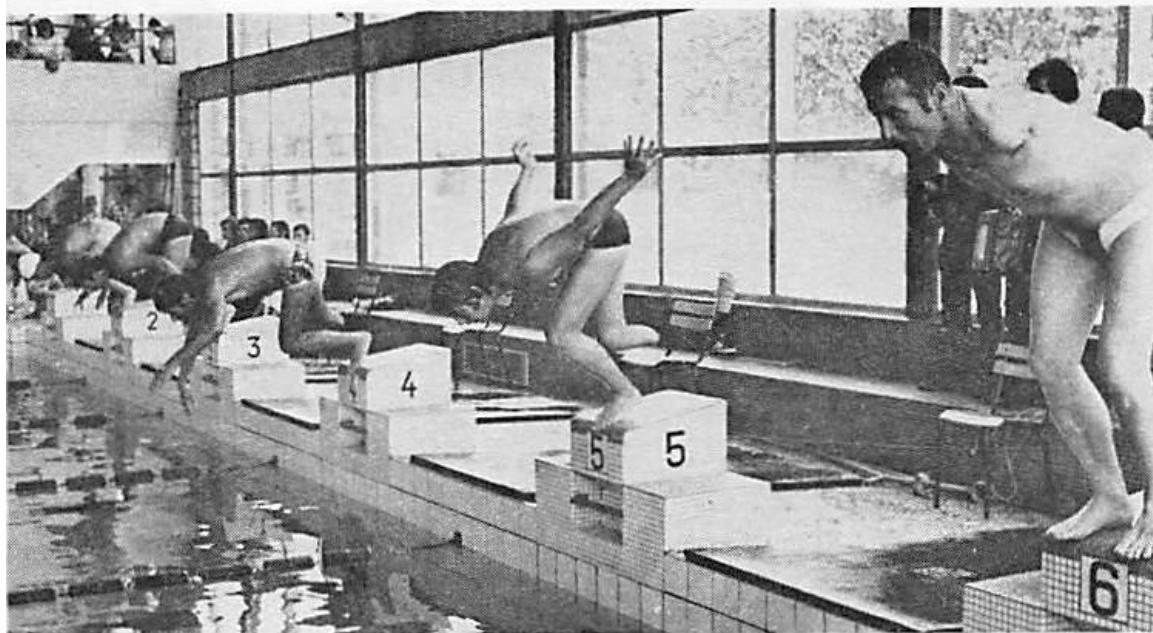
représentante du Canada. Je devais donc participer aux réunions, aux réceptions, en plus d'être assidue aux pratiques et aux compétitions, ce qui me donna l'occasion et de rencontrer



À l'ouverture des jeux d'été de St-Étienne, je marchais, seule, derrière le drapeau du Canada alors que des milliers de spectateurs applaudissaient chacune des délégations.

plusieurs personnalités et de me fatiguer beaucoup . . .

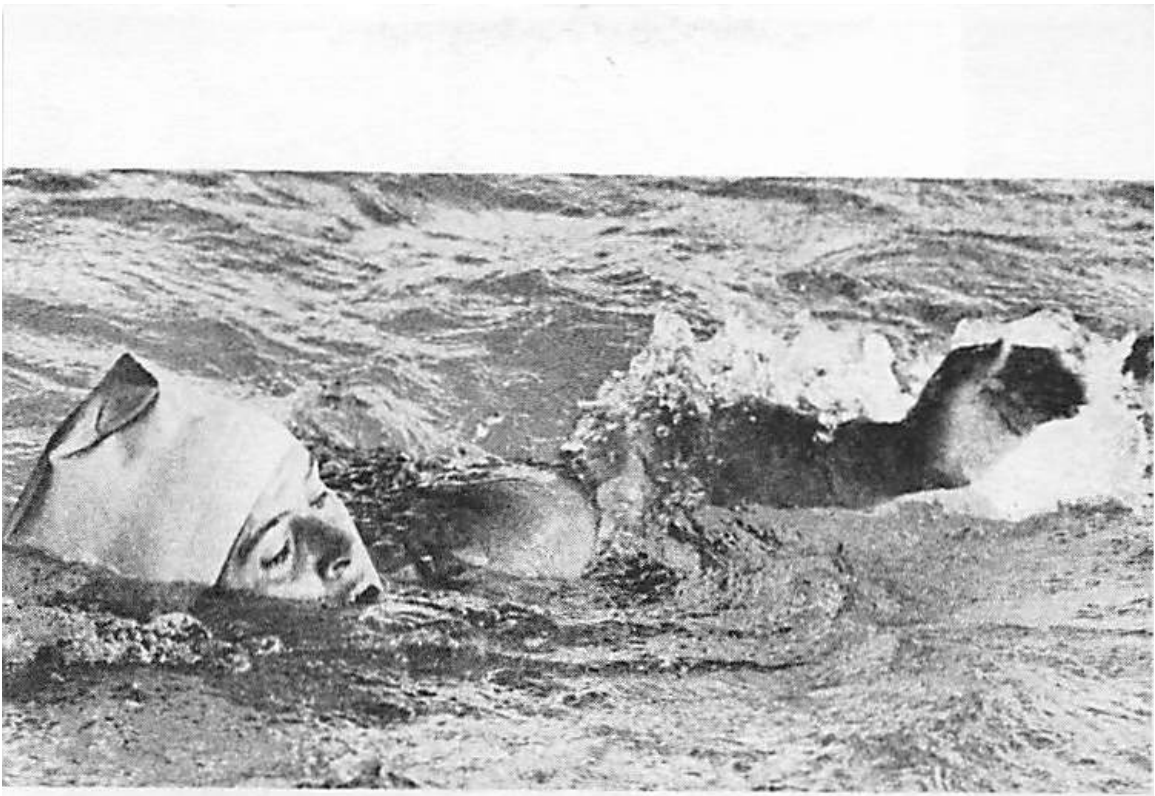
J'étais la seule athlète à être amputée de trois membres, ce qui ne m'empêcha pas cependant de remporter une médaille d'or au lancer du poids, une médaille d'argent au lancer du javelot, une médaille de bronze en natation et d'obtenir le titre d'athlète la plus méritante des



Même privé des deux bras, le Polonais Joseph Sojda remporta brillamment les compétitions de natation de St-Etienne.

Jeux. Des honneurs que je ne m'attendais pas de recevoir, puisque j'étais venue à Saint-Étienne non pas pour gagner mais pour vivre une expérience unique.

Je suis demeurée 44 jours en Europe; après Saint-Étienne, ce fut le Midi de la France, Paris puis l'Espagne. Partout les gens restaient étonnés de voir qu'avec un seul bras je pouvais tricoter dans le train ou me baigner dans la Méditerranée, ce qui me permit de faire de nombreuses connaissances. Un seul événement est venu troubler mon voyage: alors que j'étais à Marseille, j'ai été empoisonnée par la nourriture et j'ai dû me résigner à prendre dix jours de repos forcé afin



J'étais la seule athlète amputée des trois membres et malgré tout j'ai remporté 3 médailles en natation, au lancer du poids et du javelot en plus d'obtenir le titre d'athète la plus méritante des jeux.

de contrecarrer les nausées et les étourdissements qui m'assaillaient. Je garde malgré tout un excellent souvenir de ce deuxième voyage en Europe qui m'a fait découvrir les innombrables capacités dont disposent les êtres humains.

J'ai l'habitude d'aller nager au YWCA une fois par semaine: au début, les gens avaient presque peur de me regarder. Cela les rendait mal à l'aise de voir se promener autour de la piscine une femme de 3' 10" qui marchait sur ses genoux. Ils craignaient sans doute mes performances, puisqu'ils me poursuivaient de leurs



Les trophées et médailles reçus au cours de diverses compétitions provinciales et internationales.

regards une fois que j'étais rendue à l'eau. Mais aujourd'hui les gens sont habitués à moi et ils ne se dérangent plus pour si peu. Le même scénario se renouvelle cependant lorsque je vais me baigner dans d'autres piscines publiques ou sur une plage: je suis l'attraction pour un moment, puis on m'oublie. Au début, cela me coûtait beaucoup de me montrer ainsi, presque à nu; mais avec le temps je me suis guérie de ce complexe malsain qui m'empêchait de profiter des joies de la baignade.



L'été je vais à la campagne ou dans les parcs de Québec pratiquer mes lancers.

L'été, je pratique par ailleurs mes lancers: je vais à la campagne et, munie de mon propre équipement — un disque, un javelot, un poids —, je profite du beau temps tout en exécutant mes exercices. Je fais aussi de la bicyclette et, depuis deux ans, du ski nautique; ce dernier sport m'a été enseigné par un expert et champion de Sherbrooke, Jean Perrault, qui m'a consacré



Depuis deux ans je fais aussi du ski nautique; c'est Jean Perrault, de Sherbrooke, qui m'a patiemment appris les rudiments de ce sport.



Lorsque je vais chez mes parents, à St-François de Montmagny, j'aime beaucoup me promener à bicyclette sur les petites routes secondaires qui côtoient les champs.

quelques heures afin que j'apprenne enfin à sortir de l'eau et à diriger mes skis. Jusqu'à date, le seul sport auquel j'ai dû renoncer, c'est l'équitation: je n'ai jamais réussi à vaincre mon appréhension face aux chutes. Personne ne peut pratiquer tous les sports!

À l'heure actuelle, je prends des cours de patinage avec de tout jeunes enfants. Je ne fais pas de progrès extrêmement rapides et les jeunes se moquent quelquefois de moi, mais je n'ai pas dit mon dernier mot . . .

Pendant mes moments libres, j'apprends à lire la musique, à jouer de la trompette et de l'orgue. J'ai toujours beaucoup aimé la musique et je me souviens qu'étant jeune, j'ai été vraiment déçue lorsqu'on a décidé de m'exclure de la chorale du couvent parce que je ne pouvais faire les mêmes gestes que mes compagnes. Mais une fois installée à Québec, je me suis reprise et j'ai adhéré à la chorale *Les Chansonniers*. J'ai par la suite suivi des cours de danse sociale; les premières fois, je me cachais pour ne pas risquer d'être invitée. C'est à cette occasion que mon professeur m'avoua que de toute sa vie il n'avait vu de jambes aussi raides que les miennes . . . Il a quand même réussi à m'apprendre à danser et je suis même allée donner une petite démonstration de mes capacités à la télévision.

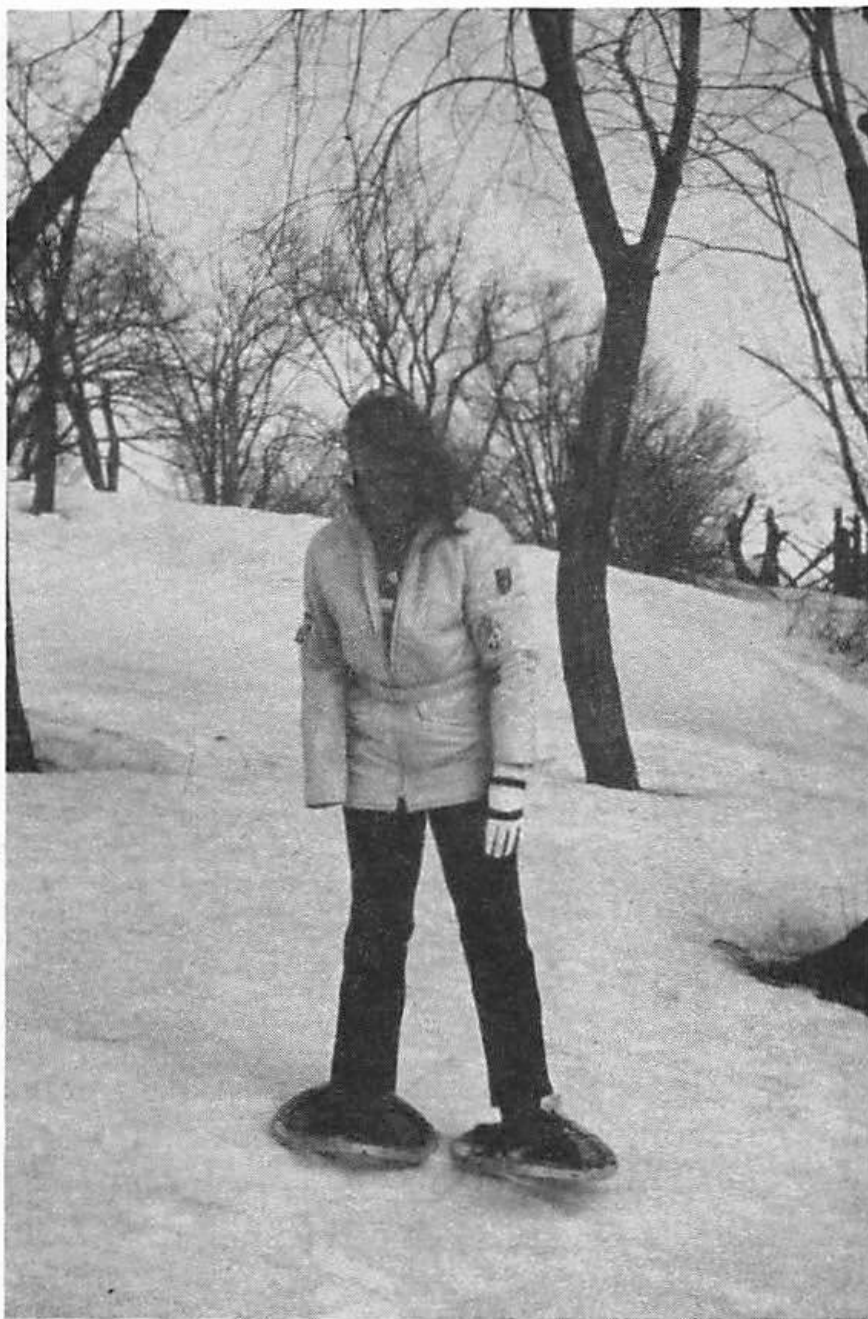
L'achat d'une voiture en 1971 me permit



J'aime beaucoup le ski de fond même si ce sport demande beaucoup d'efforts physiques.



Je prends actuellement des cours de patinage avec de tout jeunes enfants et j'espère bien pouvoir réussir bientôt à me tenir en équilibre.



L'hiver invite à la détente et au grand air; en raquettes, il nous est plus facile de circuler dans les bois et de profiter de la tranquillité de nos forêts.



Pendant mes moments libres, j'apprends à jouer de la trompette et de l'orgue.

d'être vraiment autonome et de ne dépendre de personne. Avant d'obtenir mon permis de conduire, j'ai dû cependant faire de nombreuses démarches, car même si j'avais réussi les examens réglementaires, les fonctionnaires n'osaient prendre la responsabilité de mes faits et gestes. Il a fallu que le docteur Denis Jobin, physiatre, et que l'instructeur de l'école de conduite interviennent auprès des responsables pour que je puisse prendre possession de mon automobile. Au début, j'avais la trouille, j'avais peur à en avoir des crampes à l'estomac, mais en aucun



J'adore danser la polka et depuis que j'ai pris des cours, mon pas s'est assoupli.

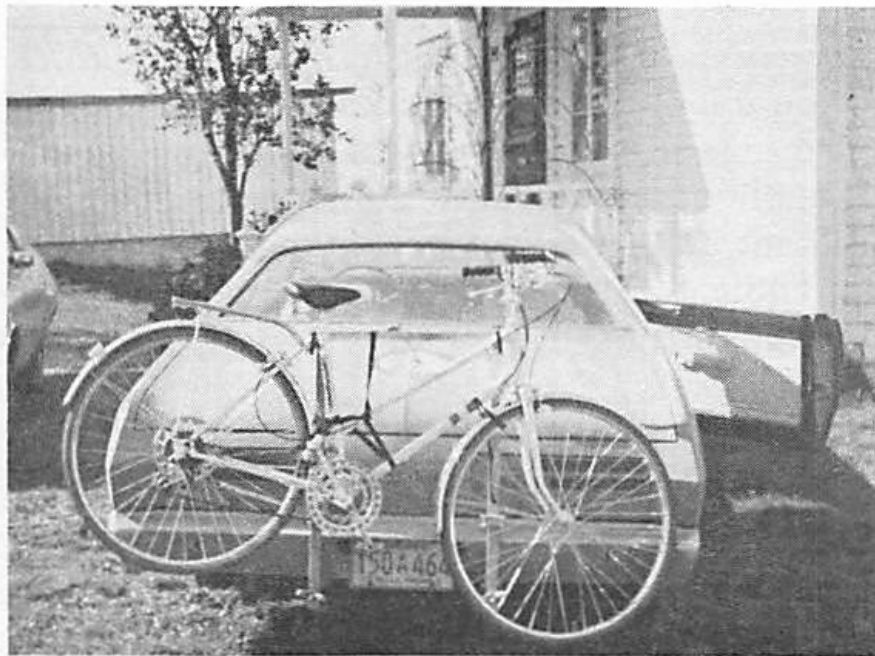
moment je n'ai pensé abandonner mon projet. Aujourd'hui, je me débrouille assez bien; la preuve, je n'ai eu qu'un seul accident dû à une distraction. Je conduis d'une seule main en utilisant de temps en temps mon moignon; mon automobile est automatique et n'est équipée d'aucun instrument spécial.

Ma vie est donc actuellement bien remplie et je ne dispose que de très peu de soirées à moi. Je ne regrette rien cependant, puisque je découvre quotidiennement des joies qui jusqu'à date m'avaient été refusées. Au fil des jours, mon envie de vivre s'accroît et il m'arrive

d'avoir le goût de crier mon enthousiasme à tous ceux que je rencontre sur la rue.

Lorsque Jacques Zouvi me lut les lignes de la main, il y a quelques années, il m'avait prédit exactement ce qui m'arrive actuellement; c'est en suivant son conseil de ne jamais rater une bonne occasion que je peux profiter aujourd'hui d'une vie passionnante et riche en expériences diverses.

Depuis que j'ai une automobile, je peux voyager à ma guise et parcourir tous les coins de notre belle province.



6

**ÉDUIQUER
LES MEMBRES QUI
NOUS RESTENT
AU LIEU
DE PLEURER CEUX
QUI NOUS
MANQUENT**

CERTAINS ne se cachent pas pour dire qu'en prêtant une partie de moi-même aux média d'information, je m'expose à un jeu qui risque d'être dangereux.

Plusieurs pensent que toute cette publicité soudaine qui entoure ma vie n'est qu'une étincelle et que j'éprouverai de nombreuses difficultés le jour où je retournerai dans l'anonymat. D'autres croient qu'en acceptant depuis quatre ans les invitations des postes de télévision et de radio, je permets aux journalistes de m'exploiter, et qu'en appuyant ceux et celles qui ont manifesté le désir de me voir porter le flambeau des Jeux olympiques de Montréal, je ne sers pas la cause des handicapés mais bien la mienne.

Ces remarques m'ont longtemps tourmentée: je me suis souvent interrogée pour savoir si je désirais cette publicité ronflante pour moi-même, ou si au contraire je m'en servais pour



J'ai commencé à donner des conférences en 1974, sur l'invitation du club Kiwanis de Québec puis de l'Université de Sherbrooke où j'ai participé à un symposium sur "la vie vaut-elle la peine d'être vécue? ", en compagnie de Claude St-Jean, atteint lui-même d'ataxie de Friedreich.

aider mes camarades. La réponse est venue avec le temps. Je dois honnêtement avouer que je ne peux rester insensible à tant d'attentions; mais le but premier de mes démarches, c'est fondamentalement d'aider mes semblables, de leur dire qu'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes pour s'en sortir et qu'ils peuvent le faire s'ils arrivent à exploiter au maximum leurs capacités. Au cours des conférences qui m'emmènent à

travers tout le Québec, je tente aussi de dénoncer tout haut les préjugés qui entourent encore les handicapés, ces mal-aimés.

Je n'ai plus peur d'étaler publiquement ma vie et mes handicaps, car je crois sincèrement que cela peut encourager certains individus à poursuivre leur lutte de façon moins solitaire. Les divers appels et lettres que j'ai reçus après mes apparitions à la télévision m'ont d'ailleurs certifié que je pouvais être d'une certaine utilité.

Mais c'est M. Nelson Ross qui, le premier, me fit comprendre que j'avais le devoir d'exposer ma vie, de relater mon long cheminement de handicapée, parce que cela permettrait peut-être d'arracher certains individus à leur désespoir.

Lui-même m'a un jour appelée à son chevet alors qu'il venait de se faire amputer les deux jambes; il disait m'avoir vue à la télévision et désirait que je vienne lui raconter comment j'en étais arrivée à pratiquer plusieurs sports. C'était un mordue du sport avant que la moto-neige qu'il conduisait ne s'engouffre dans un lac et l'oblige à marcher pendant 12 milles, à -29°C , jusqu'à une cabane isolée où, morts de fatigue, son compagnon et lui s'endormirent. Lorsqu'ils se réveillèrent, ils ne sentaient plus leurs jambes. On les conduisit alors à l'hôpital de Sept-Iles, mais c'était déjà trop tard: l'amputation se



C'est M. Nelson Ross de Sept-Iles qui me convainquit de relater publiquement mon long cheminement de handicapée.

révéla nécessaire. M. Ross fut transporté à Québec où on lui coupa les jambes en bas des genoux, alors que son ami ne perdit, lui, que le bout des deux pieds.

Cet homme de Sept-Iles m'affirma que depuis qu'il connaissait ma vie, il avait repris le goût de lutter, de recommencer une nouvelle vie; sa réhabilitation fut très rapide et c'est sur deux jambes artificielles qu'il prit congé de l'hôpital, deux semaines avant la date prévue. Depuis lors, il a repris ses activités tant sportives que sociales.

C'est après avoir répondu à l'appel de M. Ross que je me suis vraiment aperçue que ma vie pourrait servir de stimulant, de fortifiant à tous ceux qui, perdus dans le désespoir, comptent recevoir non pas de la pitié mais de la compréhension.

Je reçois de nombreuses lettres ou téléphones d'amis, de parents de handicapés qui désirent obtenir des conseils ou des renseignements. Je ne réussis cependant pas toujours à les convaincre de ne pas surprotéger le handicapé, de lui laisser son autonomie, de l'inciter à étudier et à travailler, car plusieurs personnes nous considèrent encore comme des êtres incomplets, inachevés, qu'il faut continuellement défendre.

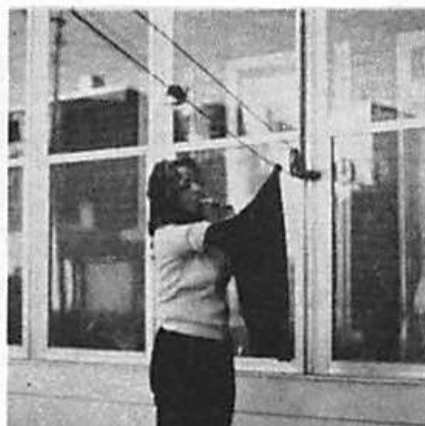
Il m'arrive aussi d'apprendre de petits trucs à des handicapés qui n'ont pas encore réussi à maîtriser leur corps. Je leur montre comment tricoter avec une seule main, comment enfiler une aiguille, exécuter des tâches ménagères, de façon à ce qu'ils reprennent leurs activités normales sans se laisser dominer par leurs handicaps.

Plusieurs handicapés ont des talents extraordinaires et il s'agit pour les amis et les parents de les aider à les exploiter; il me revient ainsi en tête l'exemple de Jean-Paul Tremblay, un homme atteint de sclérose en plaques qui, par son travail acharné, s'est créé un nom parmi les peintres québécois. Les handicapés ne doivent

donc pas attendre la potion magique qui résoudra tous leurs problèmes ou encore le miracle qui guérira leur corps: ils doivent travailler à développer ce qui leur reste au lieu de pleurer continuellement les membres qui leur manquent. Il faut éduquer notre corps, apprendre à notre unique main ou jambe comment elle peut se débrouiller sans l'autre; c'est en faisant perdre sa gaucherie à ma main gauche que je réussis maintenant à coudre, à me friser, me maquiller, à laver la vaisselle, à taper à la machine . . .

Les handicapés doivent apprendre à se débrouiller, à exécuter eux-mêmes les petites tâches de la vie quotidienne.





Eduquer notre corps, c'est l'habituer à faire à manger, à étendre du linge, à laver la vaisselle, à l'essuyer, enfin à réaliser toutes les besognes courantes.



Il m'arrive de montrer à certaines handicapées l'art de crocheter avec une seule main.



Avec les dents, on réussit à faire une foule de travaux, comme relever une fermeture éclair, défaire des noeuds. Il faut savoir utiliser de petits trucs pour se rendre la vie plus facile.



J'adore crocheter, tisser, tricoter et c'est pourquoi je réalise la plupart de mes vêtements.

J'avoue que ces quelques remarques sont déplaisantes et même choquantes, parce que les mots traduisent mal la sueur et la volonté qu'un tel changement de comportement et de mentalité exige. Quand on est cloué sur une chaise roulante pour la vie ou quand on s'aperçoit qu'on ne pourra plus jamais se servir de ses jambes ou de ses bras, c'est difficile d'écouter les autres prêcher le courage. Il faut le dire, beau-

coup de cas ne permettent aucun espoir; toute tentative de réhabilitation serait vaine. Les grands handicapés le resteront pour la vie. De telles constatations n'enlèvent cependant pas aux handicapés le droit d'être traités dignement.

Je n'ai pas écrit ce livre pour citer ma vie en exemple ou pour faire oeuvre de moraliste, car je sais qu'il y a bien d'autres cas plus révélateurs, plus dignes, qui mériteraient davantage d'être dévoilés. Je suis consciente que je n'ai pas accompli les prodiges, les prouesses étonnantes que bien des gens ont réalisés.

Tout ce que j'espère en rédigeant ces quelques lignes, c'est que je n'aurai pas exposé ainsi ma vie pour rien et que ce livre apportera un certain réconfort, qu'il favorisera un réveil. Il y a bien souvent une façon de s'en sortir; il s'agit de la chercher, de la découvrir et de l'exploiter au maximum. Il est temps pour nous tous de baisser nos masques, de sortir de notre apathie, de notre inactivité, et de construire notre bonheur.

Ce livre s'adresse donc aux handicapés comme aux gens normaux, à ceux qui n'ont pas réussi à développer leur potentiel: il se veut, sans prétention, un encouragement au dépassement, un appel à la lutte, à la volonté de réussir, à la vie . . .

7

**NOUS
SOMMES TOUS
DES HANDICAPÉS**

POUR que les handicapés puissent enfin tenter l'aventure du bonheur, les citoyens ordinaires, aussi bien que les autorités gouvernementales, devront désormais assumer leurs responsabilités et non plus cacher derrière de belles théories charitables une idéologie raciste et démagogique. On n'en est plus à l'époque où l'on pouvait si facilement enfermer les démunis dans des greniers ou dans des maisons spécialisées.

Encore aujourd'hui, les handicapés, les chômeurs, les malades sont considérés comme des marginaux. Bien sûr, les gens ordinaires se donnent bonne conscience en permettant au gouvernement qu'ils ont élu de leur accorder quelques subsides. Mais ils n'hésitent pas à maintenir la barrière psychologique qui les sépare de ces supposés anormaux qu'on relègue dans un monde à part.

Les gens ordinaires veulent bien aider substantiellement les désavantagés mais ils ne désirent pas les voir. Ils ne peuvent tolérer leur présence, c'est trop pénible de côtoyer des infirmes, des pauvres, ça fait mal au coeur. Ils ne peuvent supporter la vue de grands handicapés, cela les bouleverse trop.

Sans le dire tout haut, bien des contribuables pensent que les individus malchanceux leur coûtent déjà suffisamment cher, sans qu'ils soient obligés en plus de leur donner une place sur l'échiquier social... Ils ne peuvent s'imaginer que nous pouvons participer à l'entreprise commune: dans l'esprit populaire, nous sommes souvent perçus comme des indigents qui vivent aux crochets de la société.

Bien sûr, depuis quelques années, la condition des handicapés s'est grandement améliorée: on nous paye maintenant nos prothèses, nos chaises roulantes, nos orthèses, on nous organise des loisirs, on nous permet de poursuivre nos études gratuitement. Mais tout cela n'est pas encore suffisant, car lorsqu'un handicapé veut prendre le statut de citoyen ordinaire, il éprouve encore de nombreuses difficultés avant d'accéder enfin à une vie normale.

Les employeurs ne veulent pas accepter d'infirmes parmi leur personnel, cela dégrade le milieu de travail, fait fuir les clients et cause trop

d'ennuis. J'ai entendu des patrons affirmer que personnellement ils ne verraient aucun inconvénient à engager des handicapés, mais que par condescendance pour leurs propres employés, ils ne peuvent se permettre d'exposer ceux-ci à leur présence constante, troublante et difficile à supporter . . .

Il y a aussi ces patrons qui s'interdisent d'embaucher un handicapé sous prétexte qu'ils ne pourraient endurer qu'un de leurs employés se moque de ses infirmités. Vous en voulez encore? Il y a ceux qui expliquent que c'est au gouvernement et non à eux de faire vivre ces gens qui ne sont pas efficaces et qui ne pourront jamais être rentables à 100% . Il y a ceux qui poussent la complaisance jusqu'à nous avouer candidement qu'ils croient que nous sommes déjà suffisamment malheureux comme cela, sans que nous ayons en plus à travailler. Et il y a enfin ces centaines d'employeurs qui nous disent qu'ils vont nous rappeler mais qui jettent nos candidatures à la poubelle, et ceux qui n'acceptent pas de faire les petits travaux d'aménagement peu coûteux qui permettraient à un handicapé d'occuper un emploi.

En utilisant de tels prétextes, les employeurs contribuent à nier notre droit au travail. Ils s'entêtent à éclabousser notre compétence, notre savoir-faire et notre débrouillardise. Comme bien d'autres citoyens, ils sont prêts à

nous appuyer, mais financièrement seulement, pour soulager leur conscience. Verser quelques sous à Oxfam, à la Croix Rouge, aux divers organismes de charité, c'est en quelque sorte acheter une assurance-ciel qui dégage de toute responsabilité.

Quand, suprême hasard, un handicapé parvient à se trouver un emploi, à gagner honnêtement sa vie, il n'a pas pour autant fini de lutter. On lui donnera sans doute un travail moins visible en le cachant dans un bureau éloigné, derrière un pupitre exagérément massif. Il devra se battre pour obtenir un salaire décent, de l'avancement, car on lui fait généralement comprendre que c'est par grandeur d'âme qu'on l'a engagé et non pour ses capacités. Il est alors maintenu dans une ambiance malsaine de chantage et n'aura guère de possibilités de faire vraiment valoir ses droits. Pour un handicapé, le dévouement devra aller jusqu'au bénévolat: pour faire la preuve irréfutable de sa rentabilité, il devra non seulement être plus compétent que ses confrères de travail, mais aussi exécuter davantage de travail et ne jamais commettre d'erreurs . . .

Nous possédons certes des lois pour interdire aux employeurs d'adopter une attitude discriminatoire à l'égard des femmes et des handicapés, mais elles ne sont guère respectées, les

gens n'ayant pas encore suffisamment acquis le respect d'autrui.

Dès qu'il gagne un salaire, et seulement à ce moment-là, le handicapé devient égal aux autres citoyens: il paye alors les mêmes impôts que les autres contribuables! Pourtant, sa condition exige des dépenses supplémentaires qui ne sont pas entièrement absorbées par le gouvernement. Il doit ainsi déboursier énormément d'argent pour ses déplacements, ne pouvant généralement pas se permettre de prendre l'autobus ou de s'acheter une automobile. Il doit par ailleurs dépenser davantage que ses confrères pour s'habiller; dans mon cas, je dois par exemple consommer une quantité effarante de bas de nylon, puisqu'il suffit de heurter légèrement ma jambe artificielle pour qu'ils se déchirent immédiatement. Il est en outre plus facilement victime d'accidents qui le privent alors de ses moyens; je me souviens ainsi de cette fracture du radius qui me valut un plâtre au poignet gauche. Ce léger incident, qui n'aurait guère dérangé un individu normal, me priva de certaines de mes ressources pendant quelques jours, et n'eût été l'aide de mes amies, j'aurais été sans doute bien mal prise.

Pour rétablir l'équilibre entre nous et les gens normaux, le gouvernement devrait à mon avis nous exempter d'impôts, comme cela se fait dans d'autres pays. Cette mesure faciliterait

notre réhabilitation, tout en nous permettant d'absorber les différents coûts inhérents à notre situation.

Des mesures aptes à favoriser l'accès au travail des handicapés devraient aussi être instituées. Ne pourrait-on pas ainsi donner des subventions aux employeurs qui manifestent le désir d'utiliser nos services? On accorde bien des crédits aux patrons qui engagent des étudiants pendant la saison estivale!

Les handicapés auraient par ailleurs avantage à bénéficier d'une période d'adaptation lorsqu'ils accèdent au marché du travail. Pendant un certain temps, on pourrait s'abstenir de couper leurs allocations, ce qui les inciterait à se chercher un emploi et à ne plus être obsédés par la hantise de perdre leur seule source de revenu si leur tentative se révèle vaine.

Rien ne doit être ménagé pour permettre aux démunis de s'intégrer dans la société. Ils ont besoin non seulement de recevoir des soins médicaux adaptés, mais aussi de se sentir utiles, d'avoir une activité qui les valorise. Ils veulent avoir la chance de vivre dignement, d'exercer un métier, d'être considérés au même titre que les autres citoyens.

Mais bien que la mentalité évolue sensiblement, nous sommes encore loin de ce monde où les jeunes handicapés pourront fréquenter l'école



En pratiquant les sports, les handicapés peuvent exercer leur habileté et aiguïser leurs réflexes; ici un aveugle qui a participé aux compétitions de Courchevel.

publique au lieu d'être relégués dans des centres spécialisés qui les empêchent d'entretenir des contacts quotidiens avec les gens ordinaires. Nous sommes bien loin de ce monde où chacun aura sa place, quelle que soit sa condition. Plusieurs paraplégiques et aveugles ne se voient-ils pas encore refuser l'accès à des cinémas, des restaurants, sous prétexte que leurs chaises roulantes ou leurs chiens sont trop encombrants . . . Combien y a-t-il de chauffeurs de taxi qui ne veulent pas prendre de chaises roulantes, parce que cela les oblige à faire des efforts supplémentaires?

Notre société dite démocratique, apparemment axée sur la justice, le respect, l'égalité des individus, n'a pas encore réussi à justifier l'emploi de tels qualificatifs. Quand on sait qu'on préfère aujourd'hui dépenser des sommes mirobolantes pour des projets grandioses plutôt que d'assurer le bien-être des défavorisés, que ceux-ci s'appellent vieillards, chômeurs ou malades, on n'a plus le goût de parler d'équité.

Le monde actuel est bâti uniquement par et pour les gens normaux. Beaucoup de handicapés ne peuvent par conséquent circuler librement dans les villes québécoises, puisque les édifices n'ont pas été construits en fonction de leurs besoins. Les escaliers, les marches empêchent les personnes en chaises roulantes d'accéder aux bâtiments; les téléphones et les miroirs posés trop haut, les toilettes trop étroites ou dépour-

vues de rampes de sécurité ne leur permettent pas d'avoir une vie normale. Une publicité monstre devrait être mise en branle pour sensibiliser davantage les architectes, de façon à ce que désormais les handicapés puissent se rendre où bon leur semble.

Mais pour que de telles mesures se concrétisent, il faut que les gens ordinaires soient prêts à les endosser pleinement. C'est à eux que revient la responsabilité de faire savoir aux élus qu'ils sont disposés à supporter les coûts de tels investissements. Il y a des sentiments qui ne s'imposent pas à coups de lois: lorsque la masse des citoyens sera consciente de son devoir envers les plus défavorisés, le gouvernement n'aura plus d'autre alternative que de développer des politiques susceptibles de favoriser l'entraide collective, le respect d'autrui.

Individuellement et collectivement, nous avons une longue lutte à mener, celle de la justice; le jour où chacun assumera de plein gré l'égalité sociale en en faisant son propre cheval de bataille, on ne parlera plus d'injustice mais de charité.

En attendant ce monde meilleur, les parents, les amis des handicapés ont la lourde tâche de préparer ceux-ci à cette ère nouvelle en les incitant à être autonomes. Les handicapés ne doivent plus être surprotégés, dorlotés, pris en pitié: cela tue l'initiative individuelle, la dé-

brouillardise, la liberté de ces êtres qui ont besoin comme n'importe qui de manifester leurs talents, d'exploiter leur devenir, d'avoir un milieu social normal. Traités comme les autres, ils ne s'en sentiront que mieux; ils apprendront graduellement à jouir de la vie dans la mesure de leurs capacités. Actifs, indépendants, ils en oublieront leur propre handicap pour se jeter à corps perdu dans l'aventure de la vie.

Les handicapés peuvent accéder à des postes importants, beaucoup d'entre eux ont d'ailleurs réussi à prouver leur compétence. En Europe, où la mentalité est plus favorable à l'intégration des handicapés, des médecins uni-jambistes, des ingénieurs paraplégiques, des sociologues aveugles poursuivent leurs activités sans contraintes. Mais pour cela, ils ont renoncé à la susceptibilité dont font preuve beaucoup de handicapés. Ils ont décidé de foncer, de renoncer à la timidité, de sortir du milieu sclérosé des handicapés, de ne pas avoir peur de demander de l'aide lorsque cela s'avère nécessaire. Ils ne parlent pas de leur maladie, savent se dégager de leur handicap et profiter de la vie.

Il ne faut pas avoir honte d'utiliser au maximum les moyens qui nous restent. Jean Byrns, de Sherbrooke, l'a bien compris, lui. Privé de ses deux jambes coupées à ras le corps, il ne s'empêche pas pour autant de sortir, de voyager, de vaquer à ses activités. Il marche sans prothèse



Les unijambistes utilisent rarement des prothèses pour masquer leur handicap; Clermont Côté et Marcel Radovix, de France, venu nous visiter. Deux bons copains.

puisque'il n'a pas su s'y habituer: muni de gants de cuir et d'un coussin, il se glisse sur le sol avec une agilité déconcertante et peut ainsi se déplacer à sa guise. Jean Byrns aurait bien pu se donner toutes les excuses imaginables pour s'enfermer dans la résignation et les gens l'auraient sans doute approuvé; il a cependant choisi de lutter, de vivre normalement.

Les prothèses ne sont pas toujours indispensables aux handicapés. Combien d'unijambistes préfèrent s'en passer puisqu'ils réussissent à se débrouiller bien mieux sans elles. Je ne porte plus moi-même ce bras artificiel que je m'étais procuré il y a plusieurs années; je me suis rapidement aperçue que mon moignon était devenu si habile que cette prothèse n'arriverait jamais à l'équivaloir. J'ai donc dû la mettre de côté en me disant qu'il valait mieux me priver d'une prothèse plus esthétique qu'efficace qui, dans les faits, me handicaperait davantage.

En me basant sur mes expériences personnelles, je ne peux par ailleurs m'empêcher de parler réhabilitation sans aborder le sujet qui me tient particulièrement à coeur, le sport. Actuellement, il n'est pas osé de dire que les petites associations pour handicapés ne possèdent pas les ressources financières pour offrir des activités sportives continues et structurées. Le peu de personnel et le manque d'argent constituent les principaux problèmes auxquels les associations doivent faire face: il n'est donc pas question pour elles d'élaborer des programmes sportifs permanents auxquels les handicapés pourraient adhérer pour parfaire leur condition physique et se détendre. Les handicapés ne jouissent présentement que de six à huit mois d'activités, puisque celles-ci sont interrompues pendant la saison estivale; cette situation intolérable les



Voici les prothèses spéciales que je porte lorsque je fais du ski; plus courtes, elles me permettent de me relever plus facilement et de garder un meilleur équilibre. Le gouvernement ne défraye pas l'achat de ce genre de prothèses même si elles sont indispensables aux sportifs handicapés.

empêche de poursuivre un entraînement bien dirigé qui les inciterait sans doute à s'impliquer plus largement dans ce secteur.

Afin que les handicapés puissent bénéficier des mêmes services que ceux offerts à la population en général, il serait peut-être bon de penser une nouvelle formule. Les fédérations sportives pour gens normaux étant dotées de structures bien établies, fonctionnelles, pourquoi alors ne

pas intégrer les handicapés au sein de ces groupes? Il suffirait de former adéquatement certains individus qui, par la suite, pourraient faire bénéficier les handicapés de techniques d'apprentissage spéciales. De cette façon, les handicapés pourraient s'inscrire à des activités sportives bien organisées, ce qui leur permettrait de côtoyer des gens normaux et de s'intégrer davantage dans leur milieu. Le sport deviendrait ainsi le moyen par excellence pour favoriser l'entraide et l'intégration sociale.

Les handicapés ne peuvent par ailleurs pratiquer de sports si une formule de prêt d'équipement n'est pas instaurée. En effet, ils n'ont généralement pas les moyens de se doter par exemple de skis de fond ou de skis alpins. Si les associations sportives pouvaient d'une part leur prêter l'équipement de base, et d'autre part organiser un système de transport, cela les inciterait tout jeunes à se tenir en bonne forme et à développer leurs capacités.

Je crois vraiment que le sport est un des moyens les plus valables pour améliorer le sort des handicapés. Il leur ferait oublier leurs soucis, leur handicap, tout en leur permettant de rencontrer des gens. Mais beaucoup de handicapés pensent encore aujourd'hui que le sport n'est pas fait pour eux; ils ignorent que plusieurs de leurs semblables, souvent plus démunis, ont réussi à dominer leur corps presque parfaitement. J'ai vu



Privé de ses deux jambes, Jean Byrns, de Sherbrooke, continue d'exercer sa profession de dessinateur au gouvernement du Québec en plus de participer aux diverses compétitions sportives pour handicapés. On le voit ici en compagnie de deux de ses enfants lors des jeux provinciaux de Thetford-Mines.

des aveugles dévaler des pentes de ski à folle vitesse: un guide les précédait, leur indiquait la route en frappant sur leurs bâtons. Le sport est donc à la portée de tous ceux qui, dans la mesure de leurs capacités, désirent réellement se surpasser.

Mon plus grand désir serait de prouver mes dires en initiant moi-même les handicapés au sport; mais pour réaliser ce rêve, je devrais retourner encore une fois aux études, pour entreprendre cette fois-ci un cours universitaire en éducation physique. Je ne dispose pas actuellement des sommes nécessaires pour mener à terme mon projet; il n'est cependant pas dit que j'y renoncerai. Le temps arrange bien souvent les choses.

Il me reste donc plusieurs luttes à mener avant de pouvoir bénéficier du repos du guerrier et je ne compte pas plier l'échine avant d'avoir vraiment terminé tout ce que j'ai entrepris. Je me joins à ceux et celles qui ont compris qu'en réalité tous les hommes sont des êtres incomplets, handicapés; ce n'est qu'une fois unis que nous réussirons individuellement et collectivement à nous en sortir.

8

**HOMMAGE
DE LA PRESSE**

Lettre ouverte à Rosanne Laflamme

LE DIMANCHE —
LE 15 FEVRIER 1976



Ma chère Rosanne,

Le Québec a continué à beaucoup parler de vous cette semaine, et j'en suis ravie. Parce que vous n'êtes pas une femme ordinaire.

Avec l'humour que je vous connais, je sais que vous serez tentée de dire qu'il est difficile d'être ordinaire quand on n'a qu'un bras au lieu de deux et pas de jambes. Mais vous savez bien que ça n'est pas de cela que je parle.

J'ai reçu pas mal de courrier à la suite de votre passage à l'émission. Et ce qui m'étonne le plus, c'est à quel point on ne vous connaissait pas. Pour ma part, je sais que nous avions essayé de vous inviter quand vous aviez gagné la médaille d'or pour le lancer du poids, la médaille d'argent pour le lancer du javelot et la médaille de bronze en natation aux jeux de Ste-Etienne et que pour une raison ou une autre, vous n'aviez pu venir, mais c'était bien peu vous connaître que de penser que vous n'étiez qu'une autre fille à médailles.

Comme tous les autres, j'ai été touchée par votre gentillesse, votre courage et votre culture.

Ce qui est étrange, c'est que lorsque l'on s'est quittées l'autre soir, c'est moins à vous que j'ai pensé qui repreniez seule la route de Québec au volant de votre propre voiture, mais qui paraissiez si sûre de vous et tellement en possession de tous vos moyens, qu'à toutes ces autres femmes qui ont bien deux jambes et deux bras et qui sont cent fois plus démunies que vous ne l'êtes.

J'ai pensé à toutes celles qui parlent d'indépendance et d'autonomie et qui comptent sur quelqu'un d'autre pour faire plein de choses à leur place. J'ai pensé à toutes celles que je dirais "amputées de leur personnalité" ou amputées de leur tête parce qu'il y a trop longtemps qu'elles n'ont pas eu à prendre une décision par elles-mêmes. Je pense à

celles qui se plaignent souvent sans arrêt et qui pleurent sur leur propre sort sans avoir le courage de faire un seul effort pour se reprendre en main. Je pense à celles qui sont amputées moralement et qui n'en sortent pas.

La réaction que vous provoquez, Rosanne, chez les gens qui vous rencontrent est positive. Chacun se dit: "Je n'ai vraiment pas le droit de me plaindre... Si elle a réussi avec les difficultés qu'elle a eu à vivre..."

Vous savez, Rosanne, nous habitons un pays où on attend généralement que les gens soient morts pour leur dire qu'on les aime et qu'on est fier d'eux. Pourquoi? Je ne sais pas vraiment. Mais j'ai souvent remarqué qu'il en est ainsi.

J'essaie de lutter contre cette fausse pudeur québécoise. C'est pourquoi j'ai eu envie de vous écrire cette lettre maintenant.

Vous êtes une très grande bonne femme. Et je suis pas mal plus fière d'être Québécoise depuis que je sais que vous faites partie des 6 millions.

Si j'étais premier ministre... (comme dans si j'étais riche) je ferais de vous, non pas le ministre des Sports, non. Vous seriez ministre de l'Education. Quand on se verra, je vous dirai pourquoi...

Sincèrement,
Lise

Sur les pentes de ski, avec un bras et des jambes artificielles

par Lilianne Lacroix

Rosanne Laflamme avait offert de me reconduire jusqu'au terminus de la Vieille Capitale et j'avais accepté, parce que j'avais apprécié jusque-là sa conversation riieuse, parce que cela me rendait service et aussi un peu par curiosité...

Nous étions à peine rendues au coin de la rue que l'auto s'arrêtait, le moteur complètement noyé. De confusion, et aussi parce que la situation offrait un certain aspect comique, Rosanne riait et décidait, peut-être pour échapper un peu à ma présence gênante, de sortir pour enlever des vitres la neige qui n'avait pas tardé à s'y accumuler. Il y avait à peine

quelques secondes que je pouvais la surveiller par l'ouverture propre qu'elle avait dessinée, qu'une auto et deux messieurs "serviables" s'arrêtaient à notre hauteur pour nous venir en aide.

Ce qu'ils n'ont pas remarqué toutefois, c'est que la jeune femme avec qui ils s'entretenaient portait un manteau dont la manche vide cachait un peu "ce bras" inexistant.

Ce qu'ils ignorent aussi, c'est que cette même jeune femme allait et venait autour de l'auto sur deux jambes artificielles.

Ils ne pouvaient s'en douter, d'ailleurs, pas plus que ce profes-

seur de danse, qui lui trouvait "les jambes un peu raides" ou que ce pauvre skieur...

Mais attendez, on va vous raconter l'histoire depuis le début. "A l'âge de trois ans, explique-t-elle, un oncle a décidé de m'amener aux champs. Il m'avait laissée seule près d'une clôture, non loin de l'endroit où travaillait mon père. L'herbe était haute, mon père venait d'aiguiser sa faucieuse que deux chevaux tiraient et c'est alors que l'accident est arrivé. Mes parents ont toutefois continué à me traiter comme leurs autres enfants et lorsque mes frères ont reçu leurs premiers skis, j'ai eu droit, moi aussi, à une paire. Ils avaient fabriqué, à l'aide de planches de bois, un petit tremplin, que je n'ai pas voulu ignorer et sur lequel j'ai brisé quelques prothèses.

"J'ai recommencé à skier il y a trois ans, alors que j'avais trente-trois ans, et que j'ai appris que certains handicapés pratiquaient ce sport."

"Un jour, alors que j'avais fait une chute spectaculaire où j'avais perdu un ski et une bottine, un skieur s'est approché tout inquiet. Après s'être assuré que je riais et que je n'étais pas blessée, il a remarqué mon pied... et m'a alors reprochée de me promener sur les pentes de ski en seuls bas de nylon. "Vous allez prendre froid", répétait-il. Je pense qu'il n'a jamais compris pourquoi je riais alors aux larmes."

"Une autre fois, un homme voulait absolument apprendre comment je pouvais garder mon équi-

libre avec un seul bras. Il n'a jamais voulu croire que j'avais aussi des jambes artificielles, et m'a suivie partout sur la pente pour voir comme je me débrouillais."

"Ce n'est pourtant pas si difficile, et comme j'en avais déjà fait quand j'étais très jeune... En fait, j'ai connu beaucoup plus de problèmes pour arriver à nager. Avec un bras, que pouvez-vous faire sinon tourner en rond? Mais en le plaçant droit devant moi, comme un gouvernail, j'y arrive..."

Il y a maintenant 11 ans qu'elle enseigne la sténo-dactylo à des jeunes filles "normalement constituées", qui remportaient même l'an dernier le premier prix de sténo pour la région de Québec. La saison passée, elle remportait les cinq médailles d'or des lancers aux Jeux provinciaux pour handicapés physiques.

Le ski, la natation, le tricot, les cinq langues qu'elle maîtrise, la trompette et le tir à l'arc, c'est bien beau, mais songez un peu que l'an prochain, avec les "nouvelles jambes" qu'elle doit recevoir bientôt, elle s'attaquera au patinage artistique et au ski nautique...

Et pour vous, incrédules, eh bien oui, nous sommes arrivées au terminus saines et sauvées... et juste à temps.

L'ESSOR

de la Loire

XIX^e ANNÉE — N° 1498 — VENDREDI 11 JUILLET 1975 — 1,50 F
enseignements administratifs en page intérieure

400 handicapés nous ont donné la leçon

LES JEUX DE LA FRATERNITÉ DE LA VOLONTÉ ET DE L'ESPOIR MONDIAUX

• Ci-contre : Yves NAYME, le patron et l'animateur des jeux, posant avec Rosanne L'AFLAMME, la Canadienne amputée des deux jambes et d'un bras, symbole des jeux...

• Ci-dessous : lors de la cérémonie d'ouverture, des milliers de bougies pour sortir de la nuit.

• La petite polio tourangelles a prononcé avec ferveur le serment des jeux.
(lire en page intérieure)



**Sans jambe
et avec un
seul bras
l'institutrice
canadienne
donne**



Elle nage, lance le poids, le javelot, fait du ski nautique et des conférences sur la beauté de la vie. C'est Mlle Laflamme, une Canadienne, dont les deux jambes et un bras ont été sectionnés par une faucheuse dans la pousse de l'âge tendre.

Quand elle est montée sur le podium pour sa seconde médaille, Yves Nayme, le père des Jeux, est venu féliciter cette enseignante du Québec qui nous donne la plus belle leçon de courage et d'espoir.

la plus belle des leçons de courage
(En page 13 les articles
de Jacques Ailloud et Raymond Rousset)

Revue de l'Opéra,
PARIS

SAMEDI
5 JUILLET
1975

C'est elle qui devrait inaugurer les Olympiques!

ROSANNE LAFLAMME

Comme tout le monde, j'ai appris que c'est la reine d'Angleterre qui doit venir ouvrir les Jeux olympiques. Ça me prouve — si je ne le savais déjà — que depuis 1789, la royauté et le clergé n'ont pas abandonné leurs prérogatives pour ce qui est des honneurs...

J'imagine que le baron de Coubertin avait un autre but en créant les premiers Jeux que celui d'en faire "un ballon politique". J'ignore également quel est ou quels sont ceux qui ont institué la coutume de faire l'ouverture des Jeux avec des personnalités en vue, tels les chefs d'Etat.

Je me suis trompé en pensant que les Jeux étaient faits en premier pour les athlètes et les sportifs, et que les chefs d'Etat, ministres, députés ou autres parasites du même genre devraient se contenter de venir voir les disciplines sportives comme n'importe qui.

Même si la loi est ainsi faite, je me permets de demander qu'on la transgresse (ça ne sera pas la première fois) en invitant, pour ouvrir ces Jeux, une personne digne de cet acte. J'avais pensé tout d'abord à un grand sportif; mais en lisant "Perspectives", du 17 janvier,

je trouve que le choix de Mademoiselle Rosanne Laflamme serait la plus belle preuve que l'on puisse donner à la ténacité et au courage sportif. Certainement que, comme moi, beaucoup de gens ignoraient qui était cette jeune femme avant d'avoir lu l'article. Amputée d'un bras et des deux jambes, elle a remporté trois médailles à Saint-Etienne (France) au cours des Jeux internationaux pour handicapés.

Quand un bandit notoire fait parler de lui, la majorité des journalistes est à l'affût de toutes ses déclarations et elle n'hésite pas pour avoir des renseignements à prendre l'avion — faudrait-il aller au bout du monde! Mais pour une réalité humaine peu commune (et salutaire pour tous) aucun battage publicitaire n'est fait.

Aussi, faire ouvrir les Jeux par une telle personne serait, à mon humble avis, leur redonner un peu la dimension pour laquelle ils sont faits, et non pas par une reine ou un chef d'Etat désireux de faire un voyage "aux frais de la princesse."

Claude PAILHIES,
Chambly

...et non la reine Elisabeth



(photos Alain Chagnon)

Plus de 2,000 étudiants ont participé hier, à l'occasion du Jeudi saint, à une grande marche de solidarité, d'une distance de 20 milles, qui les a conduits de Laval à Saint-Jérôme, à l'usine Tricofil. Cette initiative des étudiants des trois grandes polyvalentes des Milles-Iles a permis aux marcheurs, encouragés par des commanditaires (à tant du mille), de verser la somme ainsi recueillie aux 107 travailleurs de Tricofil, qui les ont reçus chaleureusement à l'usine, hier après-midi. La longue colonne de marcheurs s'était ébranlée vers 8 heures, hier matin, pour emprunter la route Curé-Labelle jusqu'à Saint-Jérôme. Sur notre photo, on reconnaît au premier plan, parmi les marcheurs, une jeune femme qui a fait l'admiration de tout le Québec pour son courage, Rosanne Laflamme.

500 HANDICAPÉS SUR LE STADE...

LES JEUX MONDIAUX DE SAINT-ÉTIENNE

A 30. Les projecteurs du stade s'éteignent. Trente mille
pers s'allument dans la nuit. Soudain une voix résonne,
d'une jeune « polo », sur un podium : « Je m'engage à
porter à ces Jeux l'honneur, pour la gloire sportive des
handicapés ».

C'est le 1er juillet, à Saint-Étienne, en présence de
leurs ministres, l'ouverture des deuxièmes Jeux mondiaux
handicapés. Cinq cents délégués de vingt pays, réparties en
disciplines (du basket en fauteuil roulant au tir à l'arc),
travaillent durant une semaine, dans
l'esprit et de fraternité
et de progrès.

AVEUGLES SKIEURS

« Mais, ajoute M. Nayme, combien sont-ils, ces res-
de sport ? Pas plus de dix mille, sur plus
handicapés. Reste un immense
c'est l'un des plus ».



C'était en 1970...

La Tribune LE PROGRES

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN
10, place Jean-Jaurès. Téléphone 32-74-11 (10 lignes groupées)
SAINT-ÉTIENNE

COURCHEVEL, capitale de l'espoir avec le stage international de ski
pour les handicapés physiques

Dans la vie et sans que cela s'exprime
en poids et mesures, le handicapé
souvent la main lourde... C'est le de-
qui distribue la polémique ou le
cité ; c'est le hasard ou ceux du
accident de la route ou ceux du
Comment ceux qui sont ainsi
ment frappés ne se trouvent-ils
ment frappés et désemparés ? Or, si
accablés et handicapés, elle prend
langage du sport, elle pense ar-
un nouveau sens qui rend ar-
les vertus morales exemplaires
dans la détresse.

Le cheminement depuis
avec soi-même jusqu'à la
constitue déjà en lui-même
de la volonté mais qui s'
centres de rééducation
dans un

sur la neige... en Braille

« reverse s'est insou-
« Américain,
« Ger-
« la »

Songor Daily News, Wednesday May 15 1974

Loss of limbs no deterring

By Jeannine Albert
Madawaska Correspondent

QUEBEC — "In my 27 years of
teaching," said the stunned ballroom
dance instructor, "I have never seen
anything like this." He had just
admonished his pretty French-Canadian
student that her samba was not
"Sir, I do not expect
dancer, but I do

"When mother was recuperating from
the birth of a fifth child, I was taking a
walk in a hay field. Picking strawberries
near a fence, I saw Dad come
to meet him."
The tall

life complet

Fauchée par le malheur à 3 ans... avec un seul membre mais
avec sa foi, son ardeur, son incroyable vitalité

elle est le symbole
des jeux :
la Canadienne
Rosanne Laflamme



Cette jeune femme qui
mardi soir, à la cérémonie
d'ouverture, marchait toute
seule derrière la pancarte du
Canada, cette jeune femme
dont rien, dans l'air, ne
révérait un handicap quelcon-
qu'un, « tel point qu'on se
demandait si elle était venue
en observatrice de son pays,
ou en athlète participante,
cette jeune femme anonyme,
sans signe extérieur d'infirmité
était amputée des deux jam-
bes et du bras droit !
Rosanne Laflamme, de Qué-
bec, 38 ans, fait assurément
partie de ces « cas » excep-
tionnels que les Jeux mon-
diaux nous dévoilent chaque
jour.
Exceptionnel, incroyable.

considère l'exploit comme le
« couronnement de sa car-
rière ».

Domage qu'elle n'ait pu,
pour ces jeux, emporter son
équipement spécial, et sa pro-
thèse « avec des bas qui em-
pêchent l'eau de pénétrer ».

Bref, pour être plus concis,
il eut mieux valu demander à
Rosanne ce qu'elle n'avait pas
entrepris... et réussi !

Le sport m'a ôté mes
complexes. Il m'a donné la
joie... Il m'a fait oublier ma
solitude.

PRIETRESSE DE LA VIE

La solitude, si ça existe,
quand le malheur en moisson-
nant trois membres gracieux de
fillette, vous coupe aussi des

Texte : Jacques AILLOUD

surhumain, voilà les adjectifs
qui viennent sous la plume
quand on évoque cette Cana-
dienne qu'une fauchée de
femme mutilée atrocement à
l'âge de 3 ans...

« J'ai même eu 3 doigts de
la main gauche atteints » di-
elle avec ce délicieux accent
que l'histoire a mis en parti-
ciers depuis Champlain... Dieu
marche, seul l'auriculaire reste

amis qui un à un, qui une à
une, vous quittent pour se
marier.

C'est la solitude, ce fan-
tôme insidieux qui a poussé
une Rosanne, avide de commu-
niquer vers les langues... Vers
l'italien, l'espagnol, et mainte-
nant l'allemand. Avec le fran-
çais et l'anglais la voilà poly-
glotte !

C'est la solitude qui l'a
amenée à la lecture à la



Cette jeune femme mutilée, tassée sur son plot :
c'est la statue des jeux, le symbole

Et me
sane !
Et sa-
encore,
dus, ou
rances !
vaut la !
Peut-
avec, «
qu'elle
n'ait la
Incr



Rosanne Laflamme était l'invitée spéciale de Madame Lise Payette, lors du déjeuner-causerie de la Chambre de Commerce de Montréal. Montréal-Matin, 10 mars, (Michel Gareau)



Au gala des médailles d'or organisé par la Palestre Nationale, en mars 1976; Rosanne reçoit des mains de Lucille Lessard, Championne mondiale de tir à l'arc, un trophée de distinction pour le sport amateur pour handicapés.



*Journée cadre de témoignages à l'ouverture de la Place Desjardins
Journal de Montréal (Normand Pichette)*



À gauche: Lors du Gala de la Personnalité, organisé par la Régionale de la Jeune chambre de Québec, Rosanne fut nommée la personnalité du mois d'août.

À droite: Avec M. Marcel Phaneuf, consul du Mexique à Québec.

**Des prix spéciaux de quantité peuvent être consentis
pour fins de promotion ou autres. S.V.P. vous en-
quérir: Directeur du Marketing, Éditions Héritage Inc.,
300, Arran, Saint-Lambert, Qué.**

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 1976
SUR LES PRESSES DE
PAYETTE & SIMMS INC.
À SAINT-LAMBERT, P.Q.**

ROSANNE

**Un seul membre...
mais une volonté de fer.**

“J’ai 39 ans. . . Je commence à peine à vivre. Je viens tout juste de découvrir que je suis une femme, un être humain et qu’à ce titre je peux profiter de certaines joies. Je sais maintenant que bien qu’il me manque trois membres cela ne m’enlève aucunement le droit d’aimer, de plaire, de jouir de la vie.”

Ces réflexions sur le “droit de vivre” ne viennent pas à ceux qui ont tous leurs membres. *Rosanne Laflamme*, cette femme merveilleuse, cet exemple de courage et de ténacité qui a forcé son corps mutilé à accomplir des prouesses sportives, ne veut plus faire partie de cette classe d’individus qui se contentent d’accepter leur sort. Elle ne recule plus devant les défis: elle leur répond par l’action.



ÉDITIONS HÉRITAGE

MONTRÉAL

\$3.95